

JOURNAL DES DEMOISELLES

L'UNION CENTRALE DES BEAUX-ARTS

ET

L'EXPOSITION RETROSPECTIVE DU COSTUME

(DEUXIÈME ARTICLE.)

A TOUTES les époques et chez tous les peuples, le sentiment du beau a tenu une grande place dans le choix et dans la disposition des vêtements. Il y a plus; la nature des étoffes ou la coupe du costume se sont plus d'une fois élevées à la hauteur d'une institution politique. On sait que la couleur jaune est absolument interdite en Chine à quiconque n'appartient point à la famille impériale. Un simple bouton de cristal y établit entre les hommes des distances infranchissables. Un parasol devient, au Japon, la marque de la faveur la plus éclatante ou l'insigne de la plus haute dignité. Le jour où l'on substituait un vêtement à l'autre était marqué chez les Romains par des fêtes splendides; la toge et la robe virile mettaient fin au jeune homme, et créaient en quelque sorte le citoyen.

La toilette des femmes n'avait pas une moindre signification. Chez un grand nombre de peuples, les lois somptuaires en ont réglé les détails avec

une minutie que nous ne laissons pas souvent de trouver puérile. Tantôt il faut faire ses preuves de vertu pour porter une ceinture dorée, et tantôt montrer ses titres de noblesse pour avoir droit à une parure de pierres précieuses. Les doges de Venise édictent des lois spéciales pour défendre ces parures de perles dont raffolaient alors les grandes dames de la Sérénissime République; et lorsque les rois de France parcourent en vainqueurs l'Italie, ou lorsqu'ils envoient des ambassadeurs à Leurs Seigneuries, on ne manque point, pour aller de pair avec l'élégante escorte des gentilshommes français, d'abroger temporairement les lois somptuaires et de permettre aux Vénitienues autant de perles qu'elles le voudront.

Le costume n'est donc point, comme on le voit, une simple protection pour le corps ni une puérile satisfaction pour la vanité. Il a sa raison d'être. Il s'explique, dans ses éléments essentiels comme dans ses transformations, par les circonstances géographiques où se trouve placé chaque peuple, par l'état des mœurs et des idées, par la situation de l'industrie et de l'art.

II

Avant d'entrer dans le détail de ces différentes considérations, il n'est peut-être pas hors de propos de faire ici une remarque. Il s'agit d'une critique bien légère et d'une exagération que notre indifférence et nos mœurs rendaient peut-être inévitable. L'affiche apposée sur tous les murs de Paris et reproduite cent fois autour du Palais de l'Industrie, aux Champs-Élysées, mentionnait une exposition rétrospective du costume, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. La plus grande partie de ce programme un peu ambitieux n'a pas été et ne pouvait pas être remplie. Il faut s'en féliciter. Nous n'avons pas et nous ne pouvons pas avoir les éléments nécessaires pour reconstituer, à des distances si reculées, le costume en personne. Tout au plus serait-il possible de mettre de nouveau sous les yeux des visiteurs ce que contiennent déjà nos musées : des bagues, des colliers, des bracelets, des boucles de ceinture, ou ces armures de guerre dont le moyen âge avait fait de véritables vêtements. Il aurait fallu, si l'on avait voulu entrer dans cette voie, se lancer avec plus ou moins de bonheur dans les conjectures et dans les hypothèses, emprunter à la fabrication moderne des étoffes obtenues par un procédé de tissage absolument inconnu aux anciens, et substituant, par conséquent, un effet de pure convention à l'effet authentique. Une tentative de restitution, poursuivie dans des circonstances aussi chimériques, aurait eu quelque chose de puéril, pour ne pas dire de ridicule. Au lieu d'une collection authentique et capable de satisfaire aux légitimes exigences de l'histoire, on n'aurait plus eu sous la main qu'une exhibition fantaisiste, digne de faire suite aux salons de madame Tussaud.

Il y avait donc là une lacune absolument nécessaire à maintenir, dès qu'on avait posé en principe de montrer aux visiteurs des costumes absolument authentiques, datant de l'époque même, et ayant appartenu à des personnes réelles.

On ne laisse pas cependant de rencontrer, ça et là, tels ou tels objets curieux que nous n'avons point l'habitude de trouver dans nos musées. On peut citer en exemple ces étranges chaussures que les momies ont gardées à leurs pieds, sous l'enveloppe hiératique de leurs bandelettes de toile. Il est bien fâcheux que les Égyptiens n'aient point eu l'idée, après les avoir soumis à leurs préparations anatomiques, de revêtir de nouveau les corps de leur habillement familier. Il n'est pas douteux que, dans ces conditions exceptionnelles, les tissus les plus fragiles seraient parvenus jusqu'à nous. Nous aurions, au lieu de dessins et de peinture, les robes mêmes des princesses et les manteaux des Pharaons. La meilleure preuve en est dans l'état d'intégrité et presque de fraîcheur où se sont conservées ces

sandales gracieuses et légères. Faites pour recouvrir seulement la plante du pied et la préserver contre les atteintes d'un sol brûlant, elles ne tenaient point à la cheville par des bandelettes comme le cothurne romain : elles n'étaient point, comme les chaussures découvertes des modernes, retenues par cette enveloppe supérieure qui, chez nous, recouvre au moins la pointe du pied. Un simple bouton passait à travers les doigts et suffisait à maintenir la sandale. Il y fallait sans doute une grande dextérité, en même temps qu'une allure solennelle. Je m'explique très-bien maintenant comment les historiens de l'antiquité ont pu, à bon droit, reprocher aux Égyptiens la mollesse de leur démarche.

Par un raffinement fait pour surprendre les personnes qui ne sont point familières avec les recherches de cette civilisation, ce bouton qui ressortait entre les doigts était souvent travaillé et reproduisait la forme d'une fleur de lotus. Un ressort caché, pressé par le pied dans l'action de la marche, ouvrait et fermait cette fleur mobile, qui, peinte des plus vives couleurs, devait faire l'effet d'un papillon ouvrant et fermant ses ailes sur un pied de marbre blanc.

III

Les organisateurs de l'Exposition des costumes ont suppléé, autant qu'ils l'ont pu, à l'absence inévitable de ces frères documents. Ils ont fait les plus louables efforts pour prolonger jusque dans les temps les plus lointains l'idée qu'on doit se faire des costumes nationaux de chaque peuple.

Si une reproduction réelle était, en effet, sujette à aboutir à quelque chose de grotesque, il n'en va pas de même de la peinture et du dessin. Grâce aux ressources de l'archéologie, nous ne manquons point de monuments graphiques pour nous éclairer à ce sujet. Pour peu que nous ayons la sagesse de ne pas vouloir toucher de notre main ce qui n'existe plus, il nous reste à tout le moins la jouissance de contempler de nos yeux. Notre siècle, qui a tant fait pour l'exactitude de l'histoire, a mis ici à profit toutes les découvertes de l'industrie en matière d'art. Des procédés inconnus à nos ancêtres, et dont il serait bien superflu de faire ici l'énumération, ont permis de livrer au public des ouvrages admirables à un prix tout à fait restreint. On en est à se demander où s'arrêteront ces découvertes et jusqu'où pourra s'étendre cette heureuse vulgarisation du grand art.

L'administration de l'Union Centrale a eu l'idée heureuse et féconde de tenir à la disposition du public tous les livres les plus renommés, les plus rares, les plus splendides qui traitent du costume, du mobilier, de la décoration. Ces livres ne sont point, comme ailleurs, ouverts à une page unique et interdits à la curiosité. On les remet entre les mains de qui en fait la demande ; on peut les

feuilleter, les étudier, les copier tout à son aise. De grandes tables de travail ont été disposées à cet effet. L'Union Centrale des Beaux-Arts ne fait, au reste, ici, que se conformer à ses propres traditions. Elle possède, dans un des plus beaux hôtels de la place Royale, des collections véritablement uniques par le goût et la science qui ont présidé à leur choix et à leur placement. Un grand nombre d'ouvriers, et parmi eux les plus intelligents, profitent chaque jour de la proximité du faubourg Saint-Antoine pour venir s'instruire à la vue de ces échantillons, et pour se pénétrer de ces incomparables modèles.

IV

L'influence qui se fait le plus impérieusement sentir et qui domine à la fois l'art et l'industrie dans la confection et l'ornement du costume, c'est l'influence géographique du climat. Il y a là une double action qu'il est curieux d'étudier.

En ce qui concerne l'art, personne n'ignore que la flore et la faune d'un pays sont dans une harmonie étroite avec les conditions de sa température, de sa conformation, de sa lumière. Les oiseaux du nouveau monde jettent sous les rayons d'un soleil resplendissant de véritables éclairs; les grands fauves se détachent dans l'épaisseur des forêts, grâce à la magnificence de leur pelage, pendant que les arbres s'élancent dans l'immensité et que les fleurs les plus éclatantes atteignent les dimensions les plus gigantesques. Dans les régions tempérées ou froides, tout s'assombrit ou se rapetisse; la verdure pâlit dans les bouleaux, ou se rembrunit dans les sapins du Nord; les oiseaux perdent leur robe irisée en même temps que, par une juste compensation, leur chant mélodieux succède aux cris sauvages qu'on entend dans les bois de l'Amérique.

Il devenait tout simple et tout naturel que l'homme suivit ces indications et se mît de lui-même en harmonie avec la nature environnante. Il y avait là comme une espèce d'instinct qui devait lui servir d'inspiration; à mesure que le goût s'est perfectionné, il s'est de lui-même conformé à ces tendances. Il s'est contenté de rendre les formes plus pures; il ne les a point changées. Ces contrastes et ces harmonies du costume deviennent plus évidents, lorsqu'on prend la peine de se placer dans des circonstances favorables pour les faire ressortir. Lorsqu'on se rend, par exemple, comme il m'est arrivé récemment, des rives azurées de la belle Naples aux contrées les plus reculées de la brumeuse Angleterre, on supprime, malgré soi, par la pensée, cet intervalle rapide d'un si petit nombre de jours, et il semble qu'on assiste dans un théâtre à la surprise d'un changement à vue. La veille encore, on avait les yeux remplis de ces couleurs claires, de ces nuances tendres dont se compose invariablement le costume

des jeunes filles de Portici et d'Ischia, et après deux ou trois levers de soleil, on n'aperçoit plus devant soi que ces jupes pesantes de couleur amadou, que ces manteaux bruns, que ces capes noires, semblables à du brouillard condensé.

On recommande aux visiteurs ces charmants costumes de la Dalmatie, en drap blanc, relevé de liserés de nuances vives. Les poches et les ceintures de ces vêtements ont été, par une précaution ingénieuse, garnies de tous les objets que leurs possesseurs y mettent habituellement. Le poignard qui se loge dans la cartoucière est, à lui seul, un véritable poème de naïveté. On y trouve, dans une gaine triangulaire de bois, garnie de clous dorés et argentés, le grand couteau de chasse au manche de corne, qui, entre des mains hardies, devient une arme terrible; puis, tout à côté, ce simple eustache de deux sous qui faisait l'admiration de Franklin; enfin, et pour compléter la collection, un tout petit couteau, semblable à celui avec lequel jouent les enfants, et qui leur sert à déboucher leur pipe de racine de buis.

Ces costumes dalmates et monténégrins sont peut-être les seuls de toutes les collections qui n'aient point réellement servi et qui aient été achetés chez les marchands du pays, tels qu'ils se vendent à cette heure même. Tous les autres, au contraire, gardent la trace d'un usage réel et quelquefois prolongé. Les vêtements du nain Bébé, le fameux commensal du roi Stanislas de Pologne, ont été bien souvent portés: la nuance bleu tendre a pâli sur les coutures; les dentelles se sont effilochées aux extrémités, et les parements de l'habit se sont amincis autour des poignets. Le vieil habit de théâtre, endossé par le comédien Préville, qui le tenait, dit-on, d'un des costumes originaux de Molière, laisse voir, à la naissance du cou, une large déchirure. On ne pense pas sans un certain respect littéraire à la première origine de cette blessure. On sait, par les témoignages du temps, le feu et l'action que Molière déployait à la scène. C'est le jeu de cet homme de génie qui a dû porter la première atteinte à cette vénérable étoffe.

Toutes les magnificences de l'Orient semblent s'être concentrées dans les costumes des magnats hongrois. Nous les avons vu noblement portés à l'Exposition universelle de Vienne. On aurait peut-être pu en donner ici des spécimens plus nombreux et plus complets. Il est difficile de voir un emploi plus judicieux et plus pittoresque des pierreries dans un costume d'homme. Au-dessous de la pelisse et de la toque suspendues de façon à pouvoir tout entières s'offrir au regard, vous apercevez un immense écrin semblable à celui où les femmes serrent leurs diamants de famille. Cet écrin renferme la parure de cérémonie, destinée à l'ornement des grands jours. Chacun de ces boutons mélangé de saphirs, de rubis et d'émeraudes, est fait pour entrer dans une ganse à sa mesure, absolument de la même façon dont nous en usons

pour les cols et pour les manchettes de nos chemises. La ceinture, la garde de l'épée, les cordons du plastron sont garnis de même, et parmi les pères et les mères de mes lectrices, il en est assurément qui, sous le règne de Louis-Philippe, ont assisté comme moi, pendant les bals de l'ambassade d'Autriche, à une scène des plus curieuses. Un prince qui n'est pas le feu duc de Brunswick, et dont la famille possédait la plus belle et la plus nombreuse collection de diamants qui soit au monde, était venu dans son plus splendide costume d'apparat. Les aiguillettes de son uniforme d'officier étaient formées par des cordons de perles du plus pur Orient. Pendant une valse, un des fils se rompit, et l'on vit se répandre sur le parquet une neige de perles fines, sans que le jeune cavalier abandonnât sa danseuse ou ralentit son mouvement. Cette aventure, renouvelée du duc de Buckingham, mit alors le prince fort à la mode dans les salons.

Parmi les pièces d'orfèvrerie que renferment ces écrins, il en est une qu'il faut absolument prendre en main et mettre en sa place pour en comprendre la véritable destination.

C'est une espèce de dessin exécuté sur monture et entièrement serti de pierres précieuses, toutes d'une couleur vive et disposées de façon à se faire valoir les unes les autres. La pièce tout entière peut avoir trois fois l'étendue de la main, et elle est montée sur une tige solide, laquelle se trouve tout à fait à l'extrémité. Il n'est pas facile, à première vue, de découvrir l'emploi de ce singulier ornement. Il est destiné, dans le costume d'apparat, à remplacer l'aigrette de plumes de héron, qui se balance au sommet de la toque à la husarde. L'idée est loin d'être heureuse, et par cette simple substitution, le costume entier semble perdre tout d'un coup sa grâce, son élégance et sa légèreté. Ces tiges de métal rigide, qui surmontent la tête, donnent à toute la physionomie je ne sais quoi de dur et de géométrique. Ce n'est pas sans raison que toutes les coiffures, depuis celles des premiers sauvages jusqu'à celles de nos femmes et de nos généraux, ont adopté le panache, ou relevé ou tombant. Ce mouvement perpétuel qui se produit autour de la tête humaine, semble l'envelopper d'une sorte d'aurole. Cette palpitation est en harmonie avec l'élan de la pensée humaine; et lorsque le guerrier sauvage s'enveloppe sous une véritable montagne de plumes ondoyantes, il est difficile de rien imaginer qui soit plus en harmonie avec la mobilité de ses sentiments primitifs.

V

Les costumes orientaux ou asiatiques, turcs, persans, arméniens, égyptiens, rentrent tout à fait dans les tons de leur ciel éblouissant. Il faut ici que l'imagination se mette en frais pour venir en aide à l'étude. Lorsque, par une froide matinée

de novembre, à l'heure où le Palais est encore fermé à la visite du public, on se fait ouvrir les vitrines par un gardien, et lorsqu'on touche de ses mains ces draperies éclatantes aux reflets chatoyants, aux arabesques hardies, surchargées d'oiseaux fantastiques et de feuillages imaginaires, il est bien difficile de ne pas se sentir un peu surpris et peut-être même un peu choqué. Perdus comme nous le sommes dans les premiers brouillards de l'hiver, éclairés seulement par la lumière diffuse qui perce à travers ces nuages palpables, nous oublions trop la mise en scène au milieu de laquelle ces costumes sont faits pour apparaître. Il faut absolument recomposer le paysage, apercevoir, à travers le feuillage tremblant des palmiers, la perspective enflammée des déserts, ou imaginer le rayon de feu qui perce l'obscurité des grands bois. Il faut voir cette robe de soie étalée sur des coussins, dans une galerie de porcelaine où l'eau tombe d'une fontaine d'albâtre, et se figurer ce manteau de cérémonie sur un trône d'or, pendant que le front des esclaves essuie la poussière des dernières marches. Alors nous ne trouverons plus monstrueuses ni hyperboliques ces roses de pourpre qui, figurées sur une tige presque invisible, recouvrent la moitié du dos ou de la poitrine. Nous ne nous choquerons plus de ces babouches aux longues semelles traînantes et dont le rebord supérieur permet à peine au pied de les soulever de terre, si nous nous représentons les merveilles de l'Orient, les jambes croisées sur un divan de cérémonie, et prenant bien soin de retirer leur pied de leur pantoufle, afin de montrer avec une coquetterie naïve leur orteil rouge de henné.

La robe de cérémonie du dey d'Alger, prise à la Kasbah en 1830, par les troupes de notre expédition, peut servir à vérifier ce qu'on vient de dire. Vous pouvez la prendre entre vos mains et la mettre sur vos épaules. Vous vous paraîtrez assurément à vous-même fort grotesque et fort peu majestueux. Ce tissu de soie jaune serin qui en forme le fond n'a rien de flatteur quand on le regarde de près: Ces grandes passementeries d'argent, garnies de cannetilles, de bouillons et de frises, qui forment par-devant une triple bordure, insignes respectés de la dignité de pacha à trois queues, ces revers du manteau qui se rejettent en arrière et laissent voir un fond d'arabesques vertes, rouges et bleues, avec de capricieux filets d'or, tout cela forme un ensemble étrange, et qui, en mettant à part les souvenirs de l'histoire, ne nous représente guère qu'une vieille défroque, semblable à celles que nous trouvons, à chaque instant, dans les magasins des costumiers. Toutefois, remettez ce manteau sur les épaules de l'homme auquel un mouvement imprudent de son éventail causa la perte d'une si notable portion du continent africain; faites-le apparaître au milieu des gardes et des eunuques, suivi des prisonniers français dont la tête tombait à un simple geste de

cette main, et vous verrez que cette prétendue défroque reprendra tout d'un coup la majesté d'un vêtement souverain.

L'expérience inverse a pu être faite par un certain nombre de personnes, à l'époque de la visite récente du shah de Perse.

Nous l'avons tous vu arriver, dans un de ses plus splendides costumes, devant l'arc de triomphe de l'Étoile, où il fut complimenté par le Conseil municipal de Paris. Nous l'avons vu figurer aux grandes fêtes données en son honneur, soit sur les hauteurs du Trocadéro, soit à la pièce du bassin de Neptune à Versailles. Dans cette dernière occasion particulièrement, on avait eu l'idée ingénieuse de concentrer sur la loge qu'il occupait avec sa suite les feux fulgurants d'une puissante batterie électrique. Il paraissait transfiguré, et personne ne se serait avisé de trouver criard le ton de ces étoffes, ou extravagante la hardiesse de ces dessins. Ces diamants paraissaient irréprochables, et on ne s'avisait point d'en trouver la monture lourde et de mauvais goût. Voilà bien la puissance du milieu sur l'harmonie et sur l'effet du costume. Mais quand on pouvait manier ces parures primitives, constater les imperfections de la taille ou de la monture, étudier de près ces dessins hardis jusqu'à la bizarrerie et fantaisistes jusqu'à l'hallucination, on s'étonnait d'avoir pu ressentir si profondément l'effet de ce mirage inexplicable, et l'on était tout près de voir une duperie dans ce qui n'était qu'une fascination.

VI

C'est peut-être dans les accoutrements des peuples encore sauvages que se vérifie de la façon la plus complète et la plus frappante ce rapport mystérieux entre la beauté du costume et les conditions dans lesquelles il nous apparaît. Il ne faudrait pas dire pour cela que la beauté, la grâce, l'élégance se réduisent à quelque chose de conventionnel, mais simplement que la valeur relative des détails ressort de la signification de l'ensemble. Cette loi suprême de l'esthétique s'applique avec plus d'évidence encore à l'ornementation et à la décoration qu'à tout le reste.

Il est difficile d'imaginer quelque chose de moins attrayant et, s'il faut trancher le mot, de plus repoussant et de plus malpropre que ces prétendus ornements de plumes, d'écaillés, de coquillages dont se compose la parure des guerriers et des souverains non civilisés. A défaut de ces colifichets empruntés à la nature de leur pays et ramassés sur le sable des grèves ou la mousse des bois, ils ne se font pas faute d'appendre à la ceinture de leur pagne, à l'extrémité de leur chapeau ou à la lisière de leur bouclier de petits morceaux de drap écarlate, jonquille, indigo, avec lesquels ils exécutent les dessins les plus primitifs et les plus hétéroclites. Il n'est pas jusqu'aux herbes des

marais et aux graines des fruits qui ne trouvent leur emploi dans cette broderie bizarre. Quant aux plumes qui y figurent, au lieu de reproduire l'arrangement harmonieux et les nuances contrastées qui donnent tant de charme à l'aile de l'oiseau, ils les entassent, les hérissent ; ils en font des assortiments baroques dont on est souvent tenté de sourire, tant que la parure du chef demeure suspendue au bout du doigt. Mais qu'il nous soit donné d'apercevoir dans sa force, et je dirai presque dans sa majesté, ce guerrier des vieilles époques, qu'il reproduise devant nous la danse nationale de sa tribu, et qu'il s'exalte aux accents patriotiques de cette musique sauvage : il n'est pas même besoin de lui rendre le cadre de sa forêt et la perspective lointaine de ses grands lacs pour communiquer à tout cet attirail de parure je ne dirai pas seulement son mérite de pittoresque, mais son caractère d'antique beauté. On dirait alors que cette âme où fermentent et que cette physionomie où éclatent les sentiments primordiaux de la nature humaine dans leur violence native, trouve son expression vraie dans l'étrangeté même de ce vêtement informe. En pareil cas, il n'est pas jusqu'au tatouage lui-même, cette hideuse déformation de l'enveloppe humaine, qui ne paraisse avoir sa raison d'être. Le tatouage, considéré sur une figure au repos, la rapproche visiblement de la face du singe ou du museau du fauve : rien n'est plus hideux et plus repoussant qu'une représentation par la peinture d'une physionomie ensevelie à dessein sous cet amas de lignes sans raison d'être aucune. Pourtant, lorsque le guerrier du nouveau monde va déterrer la hache de guerre et qu'il la brandit au-dessus de sa tête en chantant l'hymne du combat, ces lignes noires, rouges, blanches s'animent, pour ainsi dire, et prêtent une signification terrible à ces paroles féroces.

Ceux qui aiment à se rendre un compte exact de l'effet produit par les procédés de l'art, même lorsque ces procédés ont pour objet le tatouage, pourraient ici encore avoir recours à une contre-épreuve, semblable à celle que nous citons plus haut à propos du shah de Perse. On montrait dernièrement à Paris et l'on y montre peut-être encore, en un lieu fort peu séant et tout à fait inaccessible, un malheureux personnage que des affiches brillantes qualifiaient d'homme tatoué. On pouvait, pour quelque argent, s'en procurer à volonté l'exhibition individuelle. Il n'est pas possible d'imaginer quelque chose de plus repoussant, de plus atroce, de plus bestial, que cette déformation systématique, lorsqu'on la voit de près avec l'accompagnement d'une redingote, d'un gilet et d'un pantalon. L'imagination ne peut plus trouver aucun prétexte à ce travestissement, ni aucune excuse à cette mascarade. En l'absence de toute curiosité, il n'est pas même possible de s'en tenir à l'indifférence et l'on tombe malgré soi dans le dégoût.

La grande Exposition de 1867 avait essayé de

nous rendre le sentiment de ces harmonies, en reconstituant une sorte de milieu national autour d'un certain nombre de familles amenées à grands frais des régions les plus lointaines et les plus curieuses du globe. Cette même tentative a été reprise avec plus de succès et sur une plus grande échelle, à l'Exposition universelle de Vienne en Autriche. Toutefois, dans les deux occasions et malgré les efforts ingénieux de la mise en scène, il manquait de part et d'autre au costume ce qui est absolument nécessaire pour l'animer et pour le rendre expressif, cette intervention d'un sentiment vrai, sincère, spontané, qui l'explique et qui lui donne la vie. Le Lapon si vif, si alerte, si dispos dans son rude pays, s'étendait en bâillant sur la peau de l'ours blanc, électrisée par nos chaleurs méridionales, et la jeune Japonaise accroupie sur son paravent de laque, promenait d'un air égaré ses yeux fendus en amande, au lieu de laisser tomber, avec son indolence ordinaire, ses longs cils soyeux le long de ses paupières allonguées.

Il y a, tout au milieu de la salle consacrée aux costumes chinois, japonais et siamois, un mannequin de guerrier annamite qui, malgré la grossièreté du travail et l'absence, trop fondée de toute prétention à la statuaire, ne laisse pas de confirmer notre théorie d'une façon éclatante. Il a suffi, pour donner une signification à ces ceintures de plumes montées sur des ficelles, à ces boucliers de cuir informe, ornés de clous, à ces pendeloques d'os et de graines, de leur rendre leur vraie place dans l'équipement de ce héros, immobile contemporain des antiques épopées de l'Inde. Placez-vous bien en face, à la distance de quelques mètres, et l'impression que vous éprouverez sera loin d'être celle du grotesque et du ridicule. Ces mêmes objets qui, pris séparément, ressemblaient à de vieilles épaves, se prêtent un mutuel effet de grandeur sauvage, de la même façon que des pierres insignifiantes se groupent sous la main de l'artiste en lignes architecturales.

VII

Il ne serait point séant de comparer aux accouplements de ces peuplades non civilisées les brillants costumes de fêtes, qui font la splendeur et la variété des nations modernes. Il n'en est pas moins vrai que cette grande loi de l'harmonie entre le vêtement qu'on porte et le milieu où l'on figure, se vérifie avec la même exactitude et s'explique par les mêmes raisons.

Il y a, dans une vitrine consacrée aux nations méridionales de notre Europe, deux costumes complets de toréadors, qui ont fait ouvrir de bien grands yeux à plus d'un bourgeois de Paris. On se répète tout bas dans la foule, que l'un des deux a employé pour plus de quatre mille francs d'or et de passementeries. Vous les décrochez, vous les

étendez sur une table et vous les examinez en détail. Vous êtes bien forcé de reconnaître, si vous vous en tenez à ce que vous avez sous les yeux, qu'il est difficile de rien imaginer de plus mauvais goût. Cette profusion d'ornements aux jarrets, aux poignets, aux épaules, à la poitrine, ce plastron d'or sur or, rebroché d'or, comme le disait madame de Sévigné, tout cela représente un entassement et un débordement, mais non point un dessin et une décoration. Cependant, nous nous rappelons avoir vu flamboyer ce même costume dans une course sanglante de taureaux. Pendant que l'animal mugissait, frappait l'air de ses cornes et soulevait de son pied nerveux des nuages de poussière, la *prima spada* s'approchait, l'épée tendue, de son formidable adversaire. Le beau soleil de l'Espagne versait des torrents de lumière sur ces paillettes étincelantes, et ce qui semblait tout à l'heure un travestissement de capitaine ou de matamore, s'illuminait et se transfigurait en quelque sorte par l'audacieux sang-froid de l'homme qui le portait. Ces oripeaux se transformaient en décorations, et il eût été difficile au critique le plus rigoureux de demander le retranchement d'un galon ou d'une aiguillette.

On ne suivra pas avec moins d'intérêt l'application de cette loi d'harmonie artistique dans l'étude des costumes de cour et des costumes de théâtre. Cette fois, le rapprochement n'a rien de forcé, et personne n'ignore que les plus grands comédiens ne sont pas sur la scène. Regardons, par exemple, dans cette collection unique de gants de toutes les époques, ceux qu'ont portés les rois Louis XIII et Louis XIV. Est-il possible, pour nous qui avons l'habitude d'avoir les mains convenablement vêtues et ajustées, de nous représenter nos doigts nageant dans ces gros tubes de soie cramoisie? Ces broderies en or sont-elles assez disgracieuses et assez lourdes dans leur prétentieuse majesté, et ne voit-on pas quels plis, quelles grimaces devait entraîner le plus simple mouvement. Toutefois, représentez-vous ce bras ainsi terminé, lorsque, avec toute l'ampleur d'un geste souverain, il soulevait les plis d'un manteau d'hermine, lorsque cette main toute-puissante soutenait par le milieu le sceptre d'or, et il vous semblera que, malgré ses proportions formidables, ce gant monumental n'a plus rien que de logique et d'harmonieux.

Il y aurait assurément quelque chose de piquant quoique, peut-être d'un peu triste, à reprendre ainsi, sur ces étagères, chacune de ces parures de cour, qui ont eu l'une après l'autre, dans des milieux si différents, leur heure de fête et d'éclat. Sans sortir de ce que je pourrais appeler le chapitre des gants, de la même façon, que Molière nous parle du chapitre des chapeaux, on pourrait renouveler sur les gants du Doge de Venise, exactement la même observation. A première vue, il m'avait semblé voir sur le velours de la vitrine une paire de bas de filotelle écarlate; et cependant lorsque je me reporte aux magnifiques peintures

qui ornent, à Venise, le palais de la place Saint-Marc, il faut bien reconnaître que ces espèces de mitaines, et que cette calotte de velours, semblable à la coiffe d'une vieille mégère, font le meilleur effet sur les hautes marches de l'Escalier des Géants.

VIII

Cette puissance de l'entourage sur l'effet du costume, cette signification qui lui est communiquée par le cadre où il est placé, ne sont nulle part plus apparentes et plus décisives qu'au théâtre.

Ceux auxquels il a été donné de pénétrer dans les mystères des coulisses et dans les loges des acteurs, non point à l'heure fiévreuse de la représentation mais pendant le silence et l'abandon de la journée, savent quelle impression mélancolique produisent ces magnificences menteuses pour lesquelles on semble avoir inventé tout exprès le nom proverbial d'*oripeaux*. On vous met, par exemple, entre les mains le glaive tragique de Talma, celui-là même avec lequel Horace perce le sein de sa sœur Camille, celui dont Oreste se poignarde pendant son effrayante invocation aux Furies. Hélas! malgré la beauté du dessin soigneusement imité de l'antique, malgré

la richesse de la matière et l'exquise perfection du travail, votre première pensée se reporte infailliblement à l'un de ces joujoux appendus dans les bazars enfantins pour l'époque solennelle des étrennes; et cependant, si vous interrogez les vieux amateurs qui ont vu jouer ces fureurs d'Oreste où Talma crachait le sang en revenant au foyer, ils vous diront quel effet produisait sur les âmes cette lame étincelante, lorsqu'on la voyait scintiller dans cette main égarée, par dessus les replis fauves du manteau grec.

C'est ainsi, sans nous attarder dans un plus grand nombre d'exemples et en laissant encore de côté beaucoup de faits curieux, qu'on peut regarder déjà, par une double induction de la philosophie et de l'art, le vêtement et le costume comme la traduction permanente des conditions géographiques auxquelles un peuple est soumis, et aussi comme la révélation des milieux dans lesquels se meut l'individu.

Il nous reste, dans un autre article, qui, cette fois, sera bien le dernier, à montrer de quelle façon le costume, malgré la frivolité que lui attribuent nos préjugés, n'en est pas moins un véritable document historique, tant au point de vue des mœurs qu'au point de vue de l'état des arts et de la civilisation.

ANTONIN RONDELET.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

MADAME DE GIRARDIN.

PAR IMBERT DE SAINT-AMAND.

Avec des lettres inédites de Lamartine, Châteaubriand, M^{lle} Rachel.

Ce volume délicat, élégant, dû à un lettré familier avec les côtés brillants de notre époque, sera vivement goûté par les esprits qui s'intéressent encore à la littérature contemporaine. Madame de Girardin en fut une brillante image et un admirable résumé: née poète, elle devint journaliste, parce que notre temps préfère le journal au livre; elle créa les *Courriers* et y versa son fécond et scintillant esprit, elle y versa même des larmes,

car le fond de ces courriers du lundi, si gais, si satiriques, est triste souvent; elle découvrit dans le roman psychologique une autre façon d'exprimer ce qu'elle avait dans l'âme; elle écrivit pour le théâtre; elle chercha enfin par toutes les voies, non la renommée qui lui était acquise, mais le don d'émouvoir les masses et de communiquer aux autres ce qui palpitait en elle, et elle mourut jeune, sans avoir peut-être produit tout ce qui était là. Le monde fut le grand ennemi du génie de madame de Girardin; la solitude l'eût agrandi et fortifié.

M. Imbert de Saint-Amand a groupé autour de madame de Girardin deux figures frappantes de notre temps, Lamartine et Rachel, l'homme politique et la grande tragédienne. Tous deux aimaient

Delphine Gay, l'un qui l'avait vue belle, jeune et toujours fidèle en amitié, quelles que fussent les vicissitudes de sa fortune; la seconde, qui lui rendit le service d'interpréter *Cléopâtre*, *Judith* et *Lady Tartuffe*. Les lettres de Lamartine sont charmantes; celles de Rachel, étranges et mystérieuses comme elle-même. Réunies à quelques billets misanthropiques de Châteaubriand, elles donnent à ce volume un intérêt des plus vifs; ce n'est pas une lecture de jeune fille, mais elle captivera les personnes d'un âge mûr qui aiment les scènes et les souvenirs du passé (1).

M. B.

LES POCHES DE MON ONCLE

PAR MADAME DE STOLZ (2).

Nos lectrices auraient-elles, par hasard, un jeune frère à qui le second des péchés capitaux serait familier, et qui préférerait le jeu de barres au latin, la promenade à l'étude, le *far-niente* au travail? Si cela est, qu'elles offrent à ce jeune fruit sec de l'avenir le spirituel volume de madame de Stolz, et elles verront des merveilles: la paresse y apparaît si sottise et si nulle, et le travail si attrayant, que le plus indolent des écoliers, après avoir lu le joli volume rose, courra ouvrir ses dictionnaires et ses cahiers, et piochera avec une ardeur jusqu'alors inconnue. Les sœurs aînées et les mamans liront aussi avec intérêt ces délicieuses pages, où l'enfance apparaît, avec ses défauts et ses grâces, peinte de main de maître, et où se mêlent à la trame d'un récit amusant des idées sur l'éducation, que toute mère de famille pourra s'appliquer.

Chaque année nous donne un nouveau volume de madame de Stolz, et nous laisse entrevoir un côté nouveau de ce talent si gai et si chrétien, si rieur et si sage, et où la raison et l'imagination s'entrelacent si heureusement.

M. B.

LE PAYS DES FOURRURES

PAR JULES VERNE.

Tout le monde connaît les ouvrages de M. Verne, et beaucoup de lecteurs aiment et goûtent ce genre nouveau qui demande aux possibilités, aux probabilités de la science les émotions et les péripéties du roman. L'ingénieux auteur fait un drame avec

les cyclones, les cratères, les météores, les éruptions, les naufrages, les accidents de l'air, de la terre, de la mer, et tout l'intérêt que les sentiments humains provoquent dans les œuvres d'imagination est remplacé par l'effroi, l'admiration, la surprise que la nature peut causer; de temps en temps, un trait d'énergie de l'homme rappelle que les forces naturelles ne sont pas seules en jeu, et qu'il n'en est pas des livres de M. Verne comme des paysages de Salvator Rosa, où l'on voit des rochers, des arbres, des nuées, et jamais une figure humaine.

Le nouveau volume de la collection Hetzel est le récit accidenté, mouvementé, d'un voyage au pôle Nord, ce voyage tenté par les Mackenzie, les Hearne, les Franklin, rêvé encore de nos jours par le courageux Gustave Lambert, et accompli enfin, d'après M. Verne, par ses héros chimériques, Jasper Hobson, Paulina Barrett et leurs compagnons, gens d'une force et d'un courage tout à fait au-dessus du vulgaire, âmes d'acier logées dans des corps de bronze. On a froid dans ce livre, tant y sont admirablement décrits les phénomènes de cette terrible nature du Septentrion, et l'on n'envie pas les pauvres voyageurs qui s'exposent à de telles aventures; les nuits polaires, les grands ours polaires, l'hivernage polaire, le voyage de ces malheureux sur un immense glaçon flottant, vous saisissent de terreur et de pitié. Je ne doute pas que ce livre ne plaise beaucoup aux jeunes gens qui n'ont ni le cœur ni le corps très-frileux (1).

SOUVENIRS D'HIER ET D'AUTREFOIS

PAR MADEMOISELLE THÉRÈSE-ALPHONSE KARR.

Ce nouveau volume de mademoiselle Karr est rempli d'esprit, et d'esprit chrétien. Elle est fille de son père par le bon sens mêlé de finesse, et elle a ajouté à ce don précieux une foi profonde, une grande sensibilité et un amour exquis des belles choses. Elle raconte à ses lectrices l'histoire de la basilique de Saint-Denis, et elle en apprécie les grands souvenirs et les rares beautés; les actes des martyrs de Gorcum lui ont inspiré quelques pages émues; elle nous entretient de Frédéric Overbeck, le grand peintre catholique, et enfin elle analyse d'un accent sympathique le noble caractère de madame de Lamartine, mère du poète. Ces *Souvenirs d'hier et d'autrefois* sont certainement destinés à occuper une place distinguée dans la bibliothèque des jeunes filles (2).

(1) Un volume, chez Plon, rue Garancière. — Prix : 3 francs franco.

(2) Un joli volume avec gravures, chez Hachette. — Prix : 2 fr. 25 c.

(1) Collection Hetzel, deux beaux volumes, 9 francs franco.

(2) Un volume, chez Olmer, 16, rue des Saints-Pères, Paris. 2 fr. 25 c. franco.

CONSEILS

XI

LA BONTÉ

NE trouvez-vous pas qu'un des traits, autrefois les plus marquants, du caractère français, la bonté, et, dans son acception la plus familière, la bonhomie, tendent à disparaître de nos mœurs ? On trouve des gens vertueux, des gens distingués, des gens de grandes œuvres et de sacrifices, mais de bonnes gens ?... La défiance et la roideur se sont introduites chez nous sous le couvert des passions politiques, du goût des affaires, des voyages, de l'isolement que les habitudes de club, la vie au dehors, ont amenés insensiblement dans les familles et la société. On est encore bon dans son petit cercle, dans la barrière étroite où l'on est enfermé avec les siens, mais en dehors du mur de M. Guilloutet, on devient indifférent et dur ; on ne s'inquiète plus de faire ni plaisir ni peine, et l'on fredonnerait volontiers au prochain la vieille chanson villageoise :

Tire-t'en, Pierre,
Tire-t'en toi comme tu pourras !

Cette indifférence est-elle chrétienne ? cette froide dureté dans nos rapports extérieurs n'est-elle pas en opposition directe avec les exemples et les maximes de Jésus-Christ ? *La bonté nous est apparue* ! dit saint Paul. Quelle parole ! celui qui pouvait se montrer souverainement puissant, irréfragablement juste, n'a voulu faire éclater que sa bonté envers ses apôtres ignorants, envers les peuples qui l'entouraient et le pressaient, envers les malades qui l'imploraient, envers le larron crucifié, envers le déicide lui-même, qu'il honore du doux nom d'ami. N'est-ce pas là le modèle sur lequel nous devons fixer nos regards et modifier notre âme ?

Or, il me semble que, s'il est impossible à notre pauvre nature d'imiter un Homme-Dieu souffrant, un Homme-Dieu immolé, un Homme-Dieu triomphant des tortures et de la mort, il est plus facile de modifier notre cœur, et d'être indulgents et bons envers nos semblables, envers ceux qui sont les inévitables compagnons de notre pèlerinage ici-bas.

Nous n'avons pas tous les jours, nous n'avons pas toujours, dans le cours d'une longue vie, l'occasion de pratiquer les grandes vertus du christianisme, — de pardonner, par exemple, une offense éclatante, — de réparer à nos dépens, une injustice qui nous profitait, — de sacrifier au prochain nos biens, notre santé, notre existence ; — mais, grâce à Dieu, l'indulgence et la bonté trouvent à chaque instant matière à s'exercer. Dans le laps d'une seule journée, que de fois ne peut-on pas être bon et indulgent, obligeant et attentif ? supporter avec sérénité des manies, des *tics* qui offensent nos nerfs et notre esprit ? reprendre avec douceur nos domestiques, dont l'habileté et la bonne volonté laissent à désirer ; recevoir avec une politesse cordiale des visites ennuyeuses, apporter dans les discussions d'affaires, de politique, de ménage, une sincère modération, sans éclats de voix ni violences d'expressions ? accueillir avec prévenance des demandes de services ? — On vous emprunte un journal, un livre, un patron ; on vous demande un peu d'appui, une recommandation : s'il est possible, ne refusez pas ; et si l'emprunt ou l'appui ne peuvent s'accorder, refusez comme le faisait saint François de Sales, avec tant de délicatesse que l'emprunteur ou le solliciteur ne s'en aille pas affligé. Si d'autres solliciteurs viennent implorer votre pitié et votre aide, ne vous plaignez pas de la multiplicité des quêtes, ou de l'importunité des mendiants. Donnez, si peu que ce soit ; mais donnez avec bonté. Soyons bons pour tous, pour le chien qui attend devant une porte fermée, pour les passe-reaux du toit qui imploront quelques miettes de pain ; que notre bonté s'étende sur toute la nature, nous en serons plus heureux, plus consolés dans nos propres peines. Quand le cœur souffre, il trouve du baume dans cette pensée : Je n'ai fait souffrir personne, ni dans sa fortune, ni dans son honneur, ni dans son bonheur.

Supporter, endurer, donner, prêter, obliger, c'est la bonté du cœur ; l'esprit a aussi la sienne ; elle l'amortit souvent et ne l'abaisse jamais ; elle étouffe la raillerie sur ces lèvres qui décochent un trait moqueur aussi aisément que l'arc envoie la

fièche ; elle donne du respect pour tout ce qui est faible : la vieillesse, l'infirmité, l'infériorité, quelle qu'elle soit ; elle impose silence à la critique, beaucoup plus commune que la médisance dans les conversations, cette critique qui commence par : « Comment trouvez-vous ? — Je ne puis pas m'expliquer cette conduite... — Mon Dieu ! je ne préjuge pas de leur intention, mais il faut avouer... » Ces perfidies de la langue, ces incitations au blâme, au sévère examen de la conduite d'autrui, ne sont-elles pas l'antipode de la bonté et de la charité ? Il faut un grand effort pour réprimer sans cesse son esprit et sa langue, pour garder devers soi l'opinion peu favorable que l'on a des autres ; mais où l'effort ne se rencontre-t-il pas, et quand donc demeura-t-il sans récompense ?

A la bonté dans les actions, à la douceur dans les paroles et l'entretien, tâchons de joindre une certaine dose de bonne humeur, ou tout au moins d'une humeur égale. Est-il rien de plus pénible que les caractères variables, aujourd'hui mornes et taciturnes, demain d'une gaieté folle, et sur la disposition desquels on ne peut jamais compter ? Évitions à ceux qui nous entourent ces soubresauts de notre esprit ou de nos nerfs ; de grands dévouements, d'admirables sacrifices perdent de leur puissance d'action s'ils ne sont pas accomplis dans un esprit aimable.

Le cardinal de Cheverus disait : *Faire l'aumône avec dureté, c'est dissoudre une perle dans du vinaigre.* Ce qui est vrai pour l'aumône matérielle est vrai pour les actes d'obligeance, de support, d'abnégation. Supposez les soins les plus

touchants de la piété filiale accomplis d'un air boudeur et maussade, qu'en restera-t-il ? un secours pour le corps de la mère malade, une amertume pour son cœur.

Un aimable auteur, M. Rozan, a écrit tout un livre sur la *Bonté* ; je vous y renvoie ; vous y verrez pourquoi il faut être bon, et de combien de manières on peut être bon ; apprenons toutes à veiller sur nous-mêmes d'un soleil à l'autre, d'un jour à un jour, à ne pas faire de peine à autrui, à faire plaisir, au contraire, selon notre pouvoir, à tous, à nos parents, à nos gens, à nos voisins, à nos amis, aux pauvres ; à épargner les absents dans nos conversations, à incliner notre âme vers l'indulgence et la compassion ; et nous pourrons alors relire avec satisfaction ces jolis vers d'Andrieux, paraphrase mondaine du : *Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fit.*

Vivre en soi, ce n'est rien, il faut vivre en autrui.
A qui puis-je être utile, agréable aujourd'hui ?
Voilà chaque matin ce qu'il faudrait se dire.
Et le soir, quand des cieus la clarté se retire,
Heureux à qui son cœur a tout bas répondu !
Ce jour qui va finir, je ne l'ai pas perdu ;
Grâce à mes soins, j'ai vu, sur une face humaine,
La trace d'un plaisir ou l'oubli d'une peine !

Ce sentiment si humain, tous les fils d'Adam l'ont éprouvé ; le visage de l'homme a toujours exercé de la sympathie sur l'homme ; mais Jésus-Christ a fait de la bonté une loi formelle, et c'est retourner au plus dur paganisme que de l'oublier.

M. B.

FABIENNE ET SON PÈRE

(SUITE.)

IV

LE NOUVEAU JOURNAL.

MONSIEUR Martian avait réalisé ses projets : comme Guzman, il n'avait pas connu d'obstacles ; il avait trouvé un imprimeur, un gérant responsable, un rédacteur pour les *Premiers C...* qui n'était autre que M. Dallines, un reporter qui courait aux

nouvelles, et, chose plus urgente, il avait trouvé des actionnaires et de l'argent. *L'Éclaireur* avait donc paru, et avant le premier mois, le nouvel organe de la cité, comme on l'appelait pompeusement, avait conquis les sympathies des cafés et des cabarets. Tous les jours, il malmenait le maire et les adjoints ; chaque discours, amendement ou interpellation des députés fidèles au ministère passait au laminoir ; on épluchait le budget, celui de la Ville et celui de l'État ; on critiquait la voirie et on jugeait de haut la politique extérieure et intérieure. Les lettres pastorales étaient censu-

rées avec énergie et les actes des préfets examinés au microscope. Bref, le journal faisait son métier; il troublait, divisait, inquiétait, et comme il était incisif et satirique, l'esprit gaulois applaudissait. M. Dallines rédigeait le matin sa copie, et trois fois par semaine, le soir, il ouvrait un cours littéraire; en ce moment, il parlait de Molière, et il prêtait à l'auteur du *Misanthrope*, qui n'était pas l'ennemi de Dieu, qui était fort le serviteur du roi, beaucoup de théories nouvelles, beaucoup d'hérésies sociales que Poquelin vivant eût flagellées de sa verve indignée et superbe. Le public gobait et applaudissait.

Ni madame Dallines ni Fabienne ne suivaient ce cours; la faible santé de la mère excusait la fille: elles restaient chez elles, un peu abattues, un peu craintives devant le bruit qui, dans leur petite ville, se faisait autour de leur nom; elles s'efforçaient de faire travailler Raymond, qui avait abandonné les bancs du collège, le jour où son père avait quitté sa chaire de professeur; la lutte contre la paresse récalcitrante du jeune garçon, devenait un rocher de Sisyphe qui n'était soulevé que pour retomber encore. Elles s'en occupaient cependant avec l'amour persévérant et patient des femmes: la mère lui montrait son devoir avec une douce bonté; la jeune sœur, sérieuse et tendre, tentait de faire vibrer quelques nobles cordes dans ce cœur léger d'enfant, mais l'instrument distendu ne résonnait guère, et il eût fallu une main plus ferme pour en tirer quelque accord.

M. Dallines était occupé ailleurs: le Journal et le cours l'absorbaient moins que les relations et les distractions qui en étaient le corollaire. Il avait quitté la vie studieuse, grave, gourmée du professeur; le temps était passé où la bonne ménagère du coin disait: « Il est dix heures; voilà M. Dallines qui va au collège! » Les dîners, les longs soupers, les séances au cercle et au bureau du journal, où les discussions et les *tertulies* politiques tenaient lieu de labeur, remplissaient maintenant ses journées. Sa femme en gémissait; les jours qu'il passait auprès d'elle étaient des jours heureux; les dîners où, comme autrefois, il présidait la table de famille, la comblaient de joie; il semblait qu'elle eût gagné un gros lot à la loterie de la vie lorsqu'elle retenait son mari auprès d'elle, et que, pour quelques heures, elle l'enlevait aux influences étrangères. Aussi que de soins, que d'attentions délicates! elle évitait jusqu'au pli d'une rose; M. Dallines se laissait gâter en bon prince; il accordait à sa femme un mot affectueux, une allusion à leurs jeunes années; un: « Te souviens-tu, Cécile? » qui la faisaient tressaillir comme au son d'une musique délicate; il l'embrassait sa fille, il s'occupait un peu de Raymond et de ses thèmes, et tous étaient contents; mais ces lueurs d'un instant devenaient de plus en plus rares.

Une fois cependant, M. Dallines avait une extinction de voix, il se soignait un peu et passait la journée chez lui. On venait d'annoncer le

dîner; madame Dallines finissait son *Benedicite* et allait servir le potage, lorsque le bruit d'une conversation semblable à une dispute retentit dans le vestibule; deux voix plaintives d'une part, une basse mécontente de l'autre.

« Qu'est-ce que cela ? » grommela M. Dallines.

— C'est Victoire qui parle à des enfants, qui les renvoie, il me semble » répondit Fabienne.

Le bruit continuait; les petites voix gémissaient, le timbre sonore de la cuisinière résistait aux supplications; M. Dallines avait l'air ennuyé; sa femme se leva en disant:

« Je vais voir ce que c'est. »

Elle se trouva en face d'un de ces tristes spectacles avec lesquels l'habitude même ne devrait pas nous familiariser, tant ils révoltent la conscience et le cœur. Deux petits enfants, frère et sœur, étaient debout devant la terrible Victoire, qui, comme un bon dogue, défendait l'entrée de la maison de ses maîtres; elle les repoussait, ils ne se défendaient qu'en répétant: « Nous avons faim! » Leurs petits visages souffreteux et pâles attestaient la vérité de cette plainte. Oh! comment peut-on voir sans s'attendrir ces figures des pauvres, qui portent le stigmate de toutes les souffrances? Le petit garçon, âgé de neuf ans à peu près, portait un costume risible pour lui: c'était le vêtement d'un enfant élégant et riche, tombé, après bien des cascades, sur ces maigres épaules et ces bras chétifs: la jolie veste était déchirée; le pantalon, d'une si belle coupe, se trouvait en loques; les jambes étaient nues, et les pieds logeaient dans des sabots; sur la tête blonde de l'enfant, l'eau du ciel était tombée à torrents, il ruisselait; la petite sœur, les pieds nus sur le marbre et vêtue d'une robe en lambeaux, regardait autour d'elle d'un air effrayé, en serrant la main de son protecteur.

« Qui êtes-vous, mes petits amis? demanda madame Dallines avec bonté.

— Eh! madame, dit la terrible Victoire, ce sont les petits de la veuve Payen; elle les a mis à la porte afin qu'ils aillent chercher leur vie: si ce n'est pas une honte!

— Pauvres enfants!

— Elle n'en fait pas d'autres; tous les jours ils courent la rue, comme vous les voyez là, tandis qu'elle boit du café avec ses voisines. Ça mériterait un exemple.

— Oui, il faudra y pourvoir, répondit madame Dallines; mais, en attendant, ma bonne Victoire, nous ne pouvons laisser mourir ces pauvres petits: donnez-leur une assiette de soupe et un morceau de pain.

— On vous obéira, madame; mais vous verrez, la maison va devenir une vraie auberge pour tous les gueux. Allons! enfants, asseyez-vous là, sur le paillason: je vas vous donner de la soupe, puisque madame le veut comme ça...»

Pendant que Victoire bougonnait, madame Dallines était rentrée dans la salle à manger, où son

mari murmurait aussi; elle s'empressa de conter l'histoire; Fabienne soupira; M. Dallines dit avec humeur:

« Il est insupportable d'être dérangé par ces marmots! que ne vont-ils à l'hospice! ou que ne demandent-ils le vivre et le couvert dans les communautés dont nous sommes si largement pourvus? elles ne sont bonnes qu'à cela. Si elles ne s'utilisent pas au profit des prolétaires, franchement, elles n'ont pas de raison d'être. »

Personne ne dit mot, et l'affaire tomba.

Madame Dallines faisait partie, depuis sa jeunesse, d'une de ces œuvres de charité, si nombreuses en France, qui cherchent les misères physiques et morales, afin de les soulager et de les guérir. Elle aimait beaucoup cette œuvre, elle assistait régulièrement aux assemblées, elle y avait rempli, avant que sa santé déclînât, les charges de secrétaire et de vestiaire, et elle eut soin, à la première réunion, de signaler aux Dames de la Miséricorde la situation des deux pauvres enfants, chassés régulièrement par leur mère, et exposés à toutes les vicissitudes de la rue, de la nuit et de l'abandon. Une charité discrète alla aux renseignements; ils ne furent nullement favorables à la mère, et l'on prit en conseil une résolution destinée à sauvegarder ces petits êtres, plus malheureux, plus cruellement délaissés que des orphelins.

Quelques jours après, parut dans *l'Éclaireur* l'entre-filet suivant:

« La charité catholique fait encore des siennes » parmi nous. Une malheureuse veuve, digne de » toute l'estime de ses concitoyens, la nommée » Sophie Payen, avait deux enfants intéressants, » qu'elle élevait au prix de tous les sacrifices; la » veuve Payen travaille nuit et jour, elle travaille » même le dimanche, *inde ira*, elle n'a pas le » temps d'aller à la messe ni de chanter aux vêpres. Les Dames de la Miséricorde, qui lui attribuaient quelques maigres secours, scandalisées » de cet état de choses, de cette situation d'une » malheureuse mère qui ne pense qu'à ses enfants, ont fait cesser le scandale: les enfants » (*Jean-Marie et Virginie Payen*) ont été enlevés » à leur mère, placés dans des communautés dont » on laisse ignorer le nom, et dérobés absolument » à leur mère et tutrice. » Nous recommandons à nos magistrats l'étude » de l'article 341, C. P., sur la séquestration arbitraire. »

Ce méchant entre-filet fit beaucoup de bruit; madame Dallines, à qui son mari en infligea la lecture, en ressentit une peine inexprimable, et sa douleur indignée éclata:

« Mais cette veuve Payen, s'écria-t-elle, est une mère dénaturée; elle ne donnait à ses pauvres enfants ni soins ni nourriture; elle les mettait à la porte, le jour, la nuit, par tous les temps... Les Dames de la Miséricorde les ont sauvés en les plaçant dans des orphelinats, et c'est de l'aveu de la mère qu'elles l'ont fait, et elle a accepté cent francs

pour ne pas chercher à revoir ses enfants... cette dénonciation n'est donc qu'un infâme mensonge!

— C'est différent, ma chère Cécile, répondit tranquillement M. Dallines. La veuve Payen a empoché vos cent francs, ce qui ne l'a pas empêchée de venir au bureau; elle s'est plainte de la séquestration de ses enfants; l'occasion était bonne, on l'a saisie...

— Mon ami, au nom du ciel, faites paraître une rectification, soyez juste! soyez vrai! démasquez cette femme et ne laissez pas peser d'odieux soupçons sur une œuvre respectable...

— Ce qui est écrit reste écrit, répondit M. Dallines; nous ne pouvons pas revenir là-dessus. Que les Dames de la Miséricorde se plaignent à la justice, si elles veulent. »

Elles ne se plaindront pas à la justice (elles eussent bien fait peut-être), mais la pauvre madame Dallines porta le poids du mécontentement de ses consœurs. On l'accusa d'avoir révélé les secrets et les agissements de l'œuvre à son mari, pour lequel on connaissait sa vive et confiante tendresse; les murmures, les bruits, les susurrements, les médisances anodines firent leur chemin dans les esprits; la malice et la curiosité propres aux petites villes y mêlèrent leur aigreur, et madame Dallines, à la première assemblée, s'aperçut de l'extrême froideur de ses compagnes. On ne discuta devant elle aucune question délicate, on ne parla que de la pluie et du beau temps, des bons à distribuer, des chemises à coudre; on lui fit beaucoup de révérences, et elle se retira, navrée au fond de l'âme. Une des jouissances de la vie lui échappait.

Le lendemain, la présidente de l'œuvre vint lui faire visite. C'était une femme de mérite et une chrétienne convaincue, pour laquelle madame Dallines avait de vieille date une sympathie que madame Leroyer lui rendait; elle la vit avec plaisir; celle-ci, après quelques banalités, lui dit:

« Je viens à vous franchement pour vous exprimer mon regret de ce qui s'est passé hier. Vous le savez, chère madame, nos consœurs sont toutes excellentes, elles désirent le bien, elles ont du zèle, mais nous habitons une petite ville, et l'esprit malveillant et tracassier perce, même chez les gens les plus vertueux. Cet article...

— Ah! qu'il m'a fait de peine! s'écria madame Dallines, et j'y étais si complètement étrangère!

— Je le sais, j'en suis intimement convaincue; je l'étais au moment où il a paru (on a eu soin de me l'envoyer), et la connaissance que j'ai de votre caractère, permettez-moi de vous le dire, n'a pas laissé une place au doute. Mais nos consœurs...

— Ne pensent pas de même?

— Pardonnez-leur: elles savent votre étroite union avec M. Dallines, et elles ont conclu de là...

— Elles auraient dû me connaître mieux: livrer au journal de mon mari une œuvre qui pouvait prêter à la critique des impies, une œuvre qui ne peut être bien comprise que par les âmes chré-

tiennes, ah ! fi donc ! Tenez, chère madame, cette fausse interprétation de ma conduite me navre, et, j'y suis décidée, je ne reparaitrai plus dans ces assemblées qui m'étaient si chères. J'y renonce à regret. »

La présidente exprima à son tour des regrets vifs, sincères, mais elle ne combattit pas la résolution de madame Dallines ; sans doute, elle prévoyait pour son amie de nouveaux ennuis, elle voulait laisser aux soupçons et aux aigreurs le temps de se calmer ; elle se contenta de protester chaudement de sa sympathie, de son affection personnelles ; et elles se quittèrent unies au fond de l'âme, mais tristes et gênées dans l'expression de leur amitié. Le journal s'était mis entre elles.

V

MÈRE ET FILLE.

Ces pénibles scènes, leurs conséquences, l'isolement moral qu'elle produisait autour d'elle, agirent bientôt sur une santé affaiblie. Le chagrin, ce destructeur de la vie, lima sourdement ce qui restait de force à madame Dallines ; pourtant, elle ne cessa pas ses courses matinales ; l'église était l'oasis où elle se reposait, se dilatait et reprenait quelque énergie. Elle priait pour l'époux que les égarements de l'esprit éloignaient d'elle, pour l'enfant indocile et ingrat et pour la fille fidèle, amie supérieure à toutes les amies, qui lui était si intimement unie de cœur et de pensée. Après la messe, elle visitait ses pauvres, et plus elle se sentait affligée au fond de l'âme, plus la consolation et l'aumône découlaient de ses lèvres et de ses mains. Mais le froid pénétrant de l'hiver, la fatigue de ses courses charitables usèrent ses derniers restes de jeunesse et de vie ; un soir, elle convint qu'elle souffrait ; le lendemain, elle garda le lit et se prêta, avec sérénité, aux soins qu'on exigeait d'elle. Fabienne, qui connaissait bien sa mère, ressentit dès le premier jour, dès la première heure, une profonde inquiétude ; il lui sembla qu'elle n'était pas seulement malade, mais mourante, que le lien était coupé plus qu'à moitié, et que déjà, par ses regards doux et ses pâles sourires, elle adressait à ceux qui lui étaient chers de suprêmes adieux, des adieux datés de la frontière de la vie. Le mal s'accrut, M. Dallines devint inquiet ; son ami, M. Martian, après avoir badiné avec la maladie et la malade, devint soucieux tout d'un coup ; il essaya ces moyens dont la science humaine dispose, et qui sont si faibles devant la marche impétueuse de la maladie et de la mort. L'objet de ses soins ne se fit pas illusion, et elle lui dit avec douceur :

« Mon bon docteur, vous savez bien que c'est inutile. Vous êtes l'ami de mon mari : soyez le mien aujourd'hui : dites qu'on peut m'administrer.

La frivole impiété de M. Martian fut vaincue par cette parole. Il alla trouver son ami et il lui dit :

« Il serait temps peut-être de donner à votre femme les secours de la religion qu'elle pratique.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria involontairement le journaliste, en sommes-nous donc là ?

— Oui, et, avec le caractère de madame Dallines, cette cérémonie lui fera plus de bien que de mal. »

Ce fut en effet une heure du ciel pour cette pauvre femme, que tant de choses avaient blessée ici-bas, que l'heure qui amena sous son toit Jésus-Christ même, Jésus et le pardon, Jésus et l'espérance, Jésus et le ciel. Elle passa la journée dans un recueillement que personne n'osa interrompre ; le soir, elle eut de la fièvre, le lendemain, elle fut au plus mal, et M. Martian avoua qu'on ne pouvait plus compter l'existence que par heures. Il ne lui avait rien dit, mais elle avait deviné ; et lorsque la fièvre apaisée lui laissa un peu de calme, elle eut un court entretien avec son mari ; il sortit de la chambre en pleurant, et ramena avec lui Raymond, qui était pâle et interdit. La première pensée grave qui se présentât à lui c'était sur le front de sa mère mourante qu'il la lisait.

Elle l'embrassa et lui dit :

« Mon cher enfant, je vais aller auprès du bon Dieu ; je veillerai sur toi et je prierai pour toi. Sois sage, chasse ta paresse et ton indocilité ; aime bien ton père et ta sœur. Je te bénis, mon fils... »

L'enfant tomba à genoux devant le lit ; il sentit les doigts froids de sa mère qui imprimaient la croix sur son front :

« Adieu, dit-elle, adieu, Raymond... »

Vers le soir, elle parla à Fabienne, qui veillait et pleurait près d'elle.

« Ma fille, dit-elle, tu pleures, et pourtant tu sais où je vais et ce que j'y trouverai. Je touche au but et tu es en chemin pour y arriver. Nous ne nous quittons pas plus que lorsque j'étais au jardin, près des glaïeuls, et toi dans ta chambre, avec un rideau entre nous. Tu resteras quelque temps encore ici-bas, et j'irai au jardin du ciel te regarder et t'attendre. Pense toujours à cela, avec toute ta foi, avec tout ton cœur. Me le promets-tu ?

— Oui, oui, ma mère !

— Je te recommande ton frère ; sois, si tu le peux, son bon ange ; je te recommande ton père. Dans la voie où il est, les conseils et les raisonnements échoueront ; la prière et les soins dévoués seuls arriveront à son cœur, sois convaincue de cela. Tu seras douce et tendre pour lui ?

— Oui, ma mère.

— Et, écoute-moi bien, ne te révolte pas. S'il voulait se remarier, ne sois pas un obstacle à son désir...

— Oh ! ma mère !

— Va, là où je vais, les passions de la terre n'existent pas ; je ne serai pas jalouse ; les sentiments terrestres, épurés, ne demandent qu'à

s'unir, à se fondre en Dieu... Souviens-toi de cet Évangile où il est dit : Il n'y aura plus ni hommes ni femmes ; ils seront tous comme des anges du ciel... comme des anges ! »

Elle leva vers son crucifix son regard mouillé de pleurs :

« O mon Dieu ! dit-elle d'une voix faible, réunissez dans votre royaume ceux qui furent unis ici-bas : l'époux et l'épouse, le fils et la fille... »

Elle ne pouvait plus parler. Fabienne baisait sa

main. Sa mère murmura encore une parole de tendresse pour la fidèle compagne de sa foi et de ses pensées, et elle s'endormit ainsi. Ce fut son dernier sommeil sur la terre. Elle souffrit encore jusqu'au soir, et, la nuit venue, son âme délivrée s'envola vers l'éternité.

Fabienne était seule avec son père.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

CHARADE

PERSONNAGES

M. OSCAR.

MADAME OSCAR.

MADELEINE, leur fille, âgée de dix-huit ans.

JEANNETTE, leur bonne.

MADAME VILLENEUVE, amie de la maison.

MADAME MERCIER, idem.

MADAME DE BRESSAN, idem.

PREMIÈRE SYLLABE.

(M. Oscar et sa fille travaillent à l'aiguille d'un air distrait.)

MADAME OSCAR.

Tu disais donc, Madeleine, que Jeannette avait vu le pâtissier entrer chez madame Villeneuve.

MADELEINE.

Ce n'est pas tout à fait cela, maman ; j'ai dit seulement que Jeannette m'avait dit que la mercière lui avait dit qu'elle avait vu le pâtissier entrer chez madame Villeneuve...

MADAME OSCAR.

Sait-on ce qu'il portait ?

MADELEINE.

Une brioche, un savarin, des petits-fours.

MADAME OSCAR.

J'y suis ! Il y a sûrement grande réunion ce soir chez mon amie, et je ne suis pas encore invitée. Voilà qui est fort ! (Bruit de sonnette.) Mais on sonne. Serait-ce, par hasard?... (Elle se penche à la fenêtre.) Oui, oui, c'est elle !

MADAME VILLENEUVE, entrant au salon.

Bonjour, chère madame ! Laissez-moi vous dire un mot et m'enfuir, car ma tournée est loin d'être finie. On sautera ce soir chez moi, et je compte sur vous et sur mademoiselle votre fille pour embellir cette petite réunion subitement improvisée... C'est convenu, n'est-ce pas ?

MADAME OSCAR.

Oui, chère madame, et merci de votre aimable invitation ; elle arrive à propos, car j'avais un spleen affreux !

MADAME VILLENEUVE.

Je le crois ; l'existence n'est pas gaie dans notre maussade petite ville... Mais, en vérité, je n'ai pas le temps de prolonger ma visite... A ce soir donc. Et vous, belle enfant (se tournant vers Madeleine), n'oubliez pas d'apporter un de ces charmants morceaux que vous jouez si bien. (Elle sort.)

MADAME OSCAR.

Ma petite Madeleine, accompagne donc madame jusqu'à la porte. (Elle reste seule.) Enfin, me voilà seule ! Je vais pouvoir m'occuper de ma toilette tout à mon aise... Il en est bien temps ; déjà quatre heures ! Ces réunions improvisées sont vraiment absurdes, c'est à peine si l'on peut songer à organiser un fichu, une coiffure... Voyons un peu mes robes, tout d'abord... Mettrai-je mon costume de soie mauve ou ma tunique de satin bleu ? Mais tout cela est peut-être bien vieux pour moi. J'ai toujours l'air si jeune ! (Elle minaudait devant la glace.) Ah ! si l'on avait le temps de repasser ma robe de jaconas rose, je serais sauvée, mon Dieu ! Allons vite nous en informer. (Elle sort.)

DEUXIÈME SYLLABE.

MADAME OSCAR, confectionnant un bonnet.

Madeleine, dépêche-toi de revoir ta grande sonate en ré majeur, et ce soir joue-la de façon à éclipser les autres. (Madeleine se met au piano.)

LA BONNE, entrant.

Si madame voulait bien me dire ce qu'il faut mettre pour le dîner; je le lui ai demandé trois fois sans qu'elle m'ait répondu, et il est cinq heures passées.

MADAME OSCAR.

Mettez ce que vous voudrez... n'importe quoi...

LA BONNE.

N'importe quoi... Madame sait que c'est un plat que Monsieur n'aime guère...

MADAME OSCAR.

Je vous dispense de vos réflexions. Laissez-moi la paix avec votre dîner, dont je n'ai pas le temps de m'occuper, et courez chez la repasseuse, afin qu'elle se presse, et chez le coiffeur, où vous prendrez mes papillotes et mon chignon natté.

(La Bonne sort. Madame continue à chiffonner des rubans. Madeleine étudie sa sonate. — Au bout d'un instant, on entend un bruit de pas dans le corridor.)

MADAME OSCAR.

Qu'est-ce qui vient encore me déranger ? Chut ! Madeleine, laisse-moi écouter... Mon Dieu, je reconnais le pas d'Oscar ! Quel contre-temps ! Les hommes vous tombent toujours sur les bras quand on n'a pas besoin d'eux. (Monsieur Oscar entre, vêtu d'une robe de chambre, calotte et pantoufles.)

MONSIEUR OSCAR, d'un ton grognon.

Il faut bien que je vienne me chauffer ici, puis-que le feu de ma chambre est éteint et que celui de la salle à manger n'est pas encore allumé... Que se passe-t-il donc ce soir ?

MADAME OSCAR.

Mon ami, nous sommes invitées à une sauterie que madame Villeneuve a organisée aujourd'hui même; aussi je vous laisse à penser si nous avons à faire.

MONSIEUR OSCAR, haillant.

Quelle tuile ! Moi qui voulais précisément terminer ce soir un travail pressé. (Se tournant vers sa femme.) Mais au moins dînera-t-on ?

MADAME OSCAR, troublée.

Mon cher Oscar... je ne sais pas... je le pense... je...

MONSIEUR.

Je vous fais cette question parce que, tout à l'heure, en passant devant la cuisine, je n'ai vu ni

casseroles sur les fourneaux ni Jeannette à son poste... Où est-elle donc ?

MADAME.

Je l'ai envoyée chez la repasseuse et chez le coiffeur, pour avoir plus tôt ma robe de jaconas, la toilette de mousseline de Madeleine et mes papillotes.

MONSIEUR, ironiquement.

Parfait !... Et toi, Madeleine, pourquoi restes-tu devant ce piano au lieu d'aller mettre le couvert ? Ne vois-tu pas qu'il est six heures ?...

MADAME.

Papa... c'est que... il faut que j'étudie ma sonate.

MONSIEUR.

Ta sonate !... Que diable ! en avons-nous besoin à cette heure ?...

MADAME.

Vous ne comprenez rien, Oscar ; Madeleine travaille son morceau parce qu'elle doit faire de la musique chez madame Villeneuve, et que je tiens à la voir briller.

MONSIEUR.

Moi, je tiendrais à me voir à table, et je m'aperçois que nous n'avons pour dîner qu'une sonate, de la mousseline, du jaconas et des faux cheveux. (Se levant brusquement.) Ma femme, je vous préviens que le menu ne me plaît pas, et que je vais dîner ailleurs. (Il ferme la porte avec fracas.)

MADAME.

Ah ! mon Dieu ! le voilà fâché ! Madeleine, va vite mettre le couvert ! (Madeleine disparaît.) Jeannette, Jeannette, êtes-vous rentrée ?

LA BONNE.

Madame, la robe de jaconas est...

MADAME, l'interrompant.

C'est bon, c'est bon, vous me direz cela plus tard ; maintenant, courez chez le charcutier, et achetez un jambonneau, afin qu'on puisse dîner... Surtout, faites vite. (La bonne sort en courant.)

MADAME, seule.

Quelle excellente idée j'ai eue là ! Vraiment, un charcutier est bien commode... plus commode qu'un mari... Ces pauvres hommes sont-ils assez détestables !... Ils ne pensent qu'à manger !... (Ede sort.)

MOT ENTIER.

(Réunion de bonnes amies le lendemain de la soirée. Avant leur arrivée, madame Oscar est seule et bâille.)

MADAME OSCAR.

Il est écrit que je n'aurai pas une seule visite

aujourd'hui, et pourtant je meurs d'envie de causer un peu de la fameuse réunion d'hier soir... Quand je pense que je n'ai pas encore pu en dire un seul petit mot! Oscar est si commun, qu'il ne trouve jamais rien à critiquer chez les autres, et Madeleine est si sotte qu'elle s'amuse partout sans faire aucune remarque... Mais on sonne... quelle chance !

LA BONNE, ouvrant la porte du salon et annonçant :

MADAME MERCIER !

MADAME OSCAR, serrant la main de cette dernière.

Soyez la bienvenue, chère amie ; comment allez-vous aujourd'hui ?

MADAME MERCIER.

Et vous même? N'êtes-vous pas, comme moi, horriblement fatiguée de la séance d'hier ?

MADAME OSCAR.

Je suis fatiguée de m'être tant ennuyée... Mais à propos, que dites-vous de cette soirée ?

MADAME MERCIER.

Qu'elle était absurde, ridicule, assommante au dernier point ; un fiasco complet, en un mot... N'êtes-vous pas de mon avis ?...

MADAME OSCAR.

Tout à fait. (On entend un second coup de sonnette.) Mais chut ! si c'était madame Villeneuve !

LA BONNE, annonçant :

Madame de Bressan !

MADAME DE BRESSAN.

Bonjour, mesdames, je suis charmée de vous rencontrer ensemble... J'espère que je ne vous dérange pas au moins ?...

MADAME OSCAR.

Loin de là, vous ne pouviez arriver plus à propos ; nous nous occupions innocemment des faits et gestes de cette pauvre madame Villeneuve.

MADAME DE BRESSAN.

En ce cas, je vais vous aider et vous raconter un détail charmant qu'on vient de me donner au sujet des gâteaux du thé ; il paraît que ces fameux gâteaux, qui faisaient les rebelles sous les meilleures dents, étaient tout simplement un reste du dernier bal de la sous-préfecture ; le pâtissier les avait repris et s'en est débarrassé en faveur de madame Villeneuve, moyennant, bien entendu, une petite réduction de prix.

MADAME MERCIER.

Ce bal du sous-préfet n'a-t-il pas eu lieu lundi dernier ?

MADAME OSCAR.

Précisément ; donc, les gâteaux qu'on nous a servis hier étaient âgés de huit jours.

MADAME DE BRESSAN.

Ce n'est pas tout : avez-vous goûté le vin chaud ?

MADAME OSCAR.

Hélas ! ouï !...

MADAME DE BRESSAN.

Lisez donc alors ce petit document. (Elle lui tend un papier.) Il a été écrit au sortir de la réunion et à la lueur d'une lanterne par un des invités.

MADAME OSCAR, lisant à haute voix.

Recette de vin chaud à l'usage de la maison Villeneuve : Prenez six litres de piquette, vingt-cinq grammes de sucre, de la cannelle à discrétion ; mélangez, faites bouillir, laissez traîner sur le feu pendant deux ou trois heures, et servez froid. (Toutes rient.)

MADAME MERCIER.

Voilà qui est très-joli ; est-ce donc un chimiste qui a rédigé cette plaisante recette ?

MADAME DE BRESSAN.

Non ; c'est ce petit sous-lieutenant dont la lèvre supérieure exhibe quatre poils timides qui, à force d'être tirés sans relâche, finissent par se donner des airs de moustache.

MADAME MERCIER.

Vraiment ! Et mais, il n'est pas si niais qu'on pourrait le croire.

MADAME OSCAR.

Pas comme ce grand jeune homme qui avait l'air d'avoir été piqué au mur avec une épingle, tant il était raide, plat et immobile.

MADAME DE BRESSAN.

Nous n'en finirions pas si nous voulions passer la revue de toutes les bonnes têtes que cette pauvre madame Villeneuve avait eu le talent de réunir ; mais l'heure se passe et je vais vous quitter, car mon mari me trouve peut-être bien causeuse, bien bavarde !...

MADAME MERCIER.

Comme le mien pourrait avoir les mêmes pensées sur mon compte, je vous suis, chère madame. Quel bon moment nous avons passé ensemble !

MADAME OSCAR.

Afin de le prolonger le plus possible, laissez-moi vous accompagner toutes deux jusqu'en bas.

(Elles sortent ensemble.)

CLAIRE CHANCEL.

AU PUY-ROCHEUX

(SUITE.)

II

LOUISE, en enfant gâtée, eut d'abord un mouvement d'indignation contre le maladroït écuyer qui n'avait pu la suivre; puis elle réfléchit qu'il lui était peut-être arrivé malheur et s'inquiéta. Enfin, lasse de conjectures, elle prit bravement son parti de l'explicable abandon où elle se trouvait, et laissa Giselle choisir sa direction, pensant que l'intelligent animal reprendrait de lui-même le chemin du logis.

Mais Giselle n'était pas en humeur de reculer; sentant les rênes lui flotter sur le cou, elle secoua brusquement la tête comme pour rejeter même la trace d'un joug quelconque, et s'élança au hasard à travers la campagne.

Sans cesse entourée de mentors depuis son enfance, accompagnée à l'église, dans la rue, dans le monde, partout, notre héroïne ne connaissait de la solitude que les heures perdues en rêveries dangereuses sur ce qu'aurait dû être son mari, sur ce qu'il était et sur ce qu'il ne serait jamais. Aussi éprouva-t-elle une étrange sensation quand elle se vit seule dans ce désert, loin de tout regard humain.

Elle eut comme un vertige et un éblouissement; des bouffées d'indépendance lui montaient au cerveau; elle poussa un soupir d'allègement; ses narines se dilatèrent et elle regarda autour d'elle comme pour fixer à jamais dans sa mémoire les lieux sauvages qui l'entouraient.

Elle se trouvait alors à deux lieues de Guéret, de l'autre côté de cette belle forêt de Chabrières, que nous n'entreprendrons pas de décrire, parce que notre admiration pour elle allongerait par trop la description. Cette masse de bois plongeant dans les vallées, couronnant les montagnes et tranchant vigoureusement sur l'azur foncé du ciel creusois, semblait à la jeune femme une barrière infranchissable entre elle et le reste de la terre; elle pouvait se croire là au bout du monde, et accueillait cette illusion avec une âpre volupté.

Les derniers arbres de la forêt se perdaient dans la lande où Giselle emportait sa maîtresse, lande que les gens du pays appellent « brande. » Ces landes sont nombreuses en Marche et donnent

au paysage une mélancolie pleine de charmes pour les artistes et les poètes.

La pauvreté du sol, l'inclémence et les continues variations du climat rendent la culture de ces contrées extrêmement difficile et coûteuse; elles ne produisent guère que du seigle et du sarrasin qui, joints aux châtaignes, composent presque toute la nourriture des paysans. Découragés par les efforts tentés en vain pour fertiliser cette terre ingrate, ils renoncèrent à lui demander du pain et chaque printemps voit partir des légions d'émigrants qui rapportent, l'hiver, au pays un peu d'or et beaucoup de mauvaises doctrines.

Chargées presque seules de cultiver le champ paternel, les femmes lui font produire juste ce qu'il faut à la faim quotidienne; et d'immenses étendues de terre restent désertes et sans culture.

Là, d'une couche épaisse de mousse et de gazon, s'élançant vigoureux le genévrier bleuâtre, le houx luisant et sombre, si splendide quand ses baies rouges se détachent par un soleil d'hiver sur la neige éclatante, et le genêt dont les touffes dorées font l'effet d'un rayon de soleil égaré dans l'ombre. A leurs pieds, les bruyères à la rude corolle s'entrechoquent avec un bruit sec quand le vent les effleure; les ajoncs épineux forment des masses compactes; la lavande et le thym parfument l'atmosphère, et le bon Dieu a couvert le sol d'un riche tapis de fleurs que les botanistes ne craignent pas d'affubler des noms les plus baroques. Les roches de granit foncé se drapent dans la mousse, s'ornent de lierre et se coiffent de fougère; les eaux claires et transparentes jaillissent de toutes parts, et le silence n'est troublé que par l'étrange mélodie des bergères « chantant au chien. »

Ce qu'elles chantent au chien, ce sont leurs ordres pour les manœuvres à faire exécuter au régiment de moutons qu'il surveille et garde. Le chien comprend et ne se trompe jamais: il « vire la blanche » à propos; ramène le « petit » qui s'égarait, et masse tous ses moutons au lieu indiqué.

Il est vrai de dire que ce chien là n'a pas un collier de ruban bleu.

Il est vrai aussi d'ajouter que sa bergère n'est point ornée de fleurs, habillée de satin rose et poudrée de frais comme les créations de Watteau.

La bergère de la Creuse est toujours ou très-

jeune ou très-vieille, parce que les femmes d'âge moyen se livrent à des travaux plus actifs que la garde des moutons; elle est chaussée du traditionnel sabot, que l'on ne dédaigne même pas le jour où l'on se marie, et dans lequel son pied fin ne perd rien de son élégance; sa robe courte est faite d'une grossière étoffe du pays, appelée baracadis; ses épaules sont couvertes d'une maigre cape de laine qu'elle nomme un cherry, et sur sa coiffe blanche un chapeau de paille de seigle, tressée par elle-même, la préserve tour à tour du soleil et de la pluie. La brande est son univers; elle n'en connaît pas d'autre. C'est là qu'elle passe une grande partie de l'année, soutenant d'une main sa quenouille et de l'autre faisant tourner son fuseau.

Si quelqu'un se récrie et trouve cette bergère peu poétique, qu'il retourne aux dessus de porte cités plus haut, pour se consoler de cette esquisse.

Depuis quelque temps déjà, Giselle trotte par monts et par vaux, gravissant légère les pentes les plus rapides, s'enfonçant à cœur joie dans les plis les plus creux du terrain, glissant sur les rochers et semblant faire tous ses efforts pour s'égarer le plus complètement possible, quand une odeur acide et inconnue fit tourner la tête à Louise; cette odeur était celle d'un énorme morceau de pain de seigle frais, dont se régalaient, à deux pas d'elle, un homme adossé à une roche qui le lui avait caché d'abord.

C'était un patriarche, presque centenaire, de ce pays où la vie humaine s'allonge d'une manière si frappante; malgré son grand âge, il travaillait encore, et le fagot de bois sec déposé près de lui témoignait éloquemment de ses labeurs de la matinée.

« Mon ami, lui dit Louise, je suis égarée et sans guide; enseignez-moi, je vous prie, le chemin de Puy-Rocheux? »

— Hein? » cria l'homme, d'une voix cassée.

Louise répéta sa question.

« De quoi? » fit-il encore.

Pour la troisième fois, la promeneuse lui dit la même chose.

« Dites plus haut. On est sourd. »

C'était évident. Aussi la jeune femme renonça-t-elle à se faire entendre, espérant une nouvelle rencontre pour se renseigner.

Cette rencontre se présenta inopinément, sous la forme d'un affreux polisson qui chantait à tue-tête un refrain de faubourg nouvellement rapporté de Paris par son grand frère, avec deux cents francs d'économies.

« Mon enfant, lui demanda la jeune femme en interrompant la mélodie populaire, suis-je bien loin du château de Puy-Rocheux? »

— Le château de Puy-Rocheux, demoiselle? Ah! comme vous m'affinez! Dirait-on pas que vous ne savez pas où que c'est? »

Louise affirma très-sincèrement qu'elle l'ignorait.

L'enfant se mit à rire et continua son chemin en lui criant :

« Le château de Puy-Rocheux? On n'est pas si bête que vous croyez. Allez, demoiselle, vous y arriverez, ben toute seule. »

La châtelaine jouait de malheur; mais elle ne put s'empêcher de sourire en pensant que tout le monde connaissait sa demeure, excepté elle. Néanmoins, elle ne désespéra pas d'y arriver et continua ses étranges pérégrinations en se demandant ce que serait devenue la timide Eulalie en semblable occurrence.

Giselle montait, montait toujours; les bruits mêmes de la nature semblaient s'éteindre à cette altitude et, subissant l'influence de ce qui l'entourait, l'esprit de la jeune femme s'élevait à de plus hautes régions. Elle éprouvait des sensations nouvelles et se transfigurait à ses propres yeux avec un étonnement inexprimable.

Les montagnes ont cette puissance sur les natures impressionnables; mais Louise n'avait jamais vu de montagnes et ne s'expliquait pas ce qu'elle ressentait pour la première fois.

Un faux pas de Giselle la fit descendre des hauteurs où planait sa pensée, et la rendit aux choses de ce monde. Elle se dit qu'en errant ainsi à l'aventure, elle pouvait s'éloigner assez de son toit pour être surprise par la nuit dans les montagnes, et chercha autour d'elle, avec inquiétude, un être humain qui pût la renseigner. A quelque distance, elle vit les genêts s'agiter et aperçut entre leurs branches une silhouette de femme qui, une serpe à la main, faisait des faisceaux des touffes les plus molles destinées à devenir des balais. C'était sa récolte, à elle. C'était son champ, sa vigne, son bois, son tout. Elle ne possédait que cette industrie; aussi, la malheureuse s'y livrait-elle avec un zèle digne d'un résultat plus lucratif.

Louise, rendue moins confiante par l'expérience, dirigea néanmoins son cheval vers elle, et renouvela la question vainement adressée jusque-là.

La coupeuse de balais y répondit par une interjection gutturale qui fit peur à la jeune femme; toutefois elle redit sa phrase plus lentement et la répéta jusqu'à ce qu'elle fût sûre qu'on n'y répondrait pas. La vieille femme ne connaissait point Paris; elle n'aurait pu chanter l'*Pied qui r'mue*; elle ne l'eût pas compris davantage: son oreille n'était vivante que pour le patois du pays et ses lèvres n'avaient jamais prononcé d'autre langage.

Cette fois, Louise ne sourit pas.

« Quel pays! un désert. Quelles gens! des infirmes et des sauvages, murmura-t-elle. » Elle entrevit d'un regard la misérable vie de ces êtres qui lui semblaient si complètement déshérités, nés pour souffrir dans l'abjection. Elle se regarda ensuite, elle assise aux sommets pour souffrir autant qu'eux, mais autrement, et un voile sombre s'étendit sur son âme. Elle vit la vie mauvaise, sans

remède, les hommes maudits, et eut presque un blasphème.

Bonne Eulalie, comme vous eussiez encore dit : Ma pauvre enfant !

Enfin Giselle, qui avait eu le caprice de courir, eut celui de se reposer. Elle s'arrêta brusquement, et parut décidée à ne pas se mouvoir de si tôt.

Tandis qu'elle reprenait bruyamment haleine, Louise se laissa glisser à terre et voyant un groupe de rochers faciles à escalader, s'avisait de les gravir pour s'orienter.

Elle y eut quelque peine ; ses pieds délicats se blessaient aux aspérités du granit, et la longue traîne de sa robe d'amazone s'embarrassait dans les guirlandes de ronces qui reliaient les rocs. Enfin elle atteignit le plus élevé et ne put retenir un cri de surprise : elle était au milieu d'un village, mais d'un village si étrange, si unique qu'elle n'eût jamais imaginé rien de pareil.

Qu'on se figure une foule de monolithes énormes dispersés ça et là sur un étroit plateau, les uns groupés et serrés, les autres isolés et placés au bord de l'abîme, en sentinelles avancées.

Qu'on voie au milieu de ce chaos quelques chaumières basses et sombres, au toit de chaume devenu prairie, jetées sans ordre parmi les rochers et l'on se fera une idée de Peyrabout, le village découvert par Louise. Le tout, rochers et maisons est si pêle-mêle, si bien de la même teinte, presque de la même forme, qu'il est permis de les confondre, et plus d'un touriste a parfois frappé à la porte d'un roc, et tenté d'escalader une maison.

Ce nom de maison est vraiment bien pompeux pour les pauvres huttes dont il est question.

Elles se composent, en général, d'une seule pièce où s'agglomère toute la famille. Une table de châtaignier massive et brune en occupe le milieu, flanquée de deux bancs sur lesquels les hommes seuls s'assoient à l'heure des repas, les femmes se tenant toujours respectueusement en arrière. Une étagère rustique supporte la vaisselle, qui ne sert guère qu'aux grands jours, l'écuelle de terre suffisant à chacun pour son frugal repas ; les lits sont enfermés et séparés par des planches qui les dérobent à la vue et empêchent les courants d'air de nuire aux dormeurs ; le plafond, surbaissé, sert à suspendre tout ce que la chaumière ne pourrait contenir sans cela : les fromages s'y égouttent, les fruits y séchent, les échavaux de fil s'y emmêlent, et les chapeaux des dimanches s'y couvrent de poussière. La cheminée, large et haute, peut abriter la famille sous son manteau ; les landiers de fer y présentent leurs crans étagés, et le fauteuil de bois du grand-père y occupe toujours la meilleure place.

Une fenêtre unique éclaire ces pauvres intérieurs, ou plutôt elle ne les éclaire pas, car elle sert d'armoire, et les nombreux objets qui l'encombrent empêchent le jour de filtrer à travers les vitres opaques.

Pour obvier à cet inconvénient, la porte reste

ouverte tout le jour, et en a pris une telle habitude, qu'elle fait des façons inimaginables pour se fermer la nuit, et laisse traîtreusement passer le vent d'hiver, qui joue parfois au revenant, pour effrayer tout le monde.

Oh ! les pauvres maisons et le pauvre village !

Malgré tout, il a un charme particulier, une originalité bizarre qui attire, et ceux qui l'ont une première fois vu désirent toujours le revoir.

Néanmoins, dans la situation d'esprit où se trouvait Louise depuis quelques instants, cette vue lui fut malsaine. Elle corroborait toutes ses idées ; elle semblait lui donner raison.

La pauvre église, à peine plus grande que les chaumières, paraissait honteuse d'elle-même ; dans le cimetière croissaient les grandes herbes ; les oiseaux chantaient sur les tombes, et la jeune femme se dit :

« Heureux, heureux les morts ! »

Cependant une foule animée encombra la place de Peyrabout, car c'était « la ballade. » Des paysans endimanchés s'y coudoyaient en tous sens avec leurs habits de gros drap bleu et leurs larges chapeaux de feutre ; les femmes se faisant remarquer par la blancheur de leurs coiffes, les couleurs éclatantes de leurs mouchoirs et les interpellations bruyantes qu'elles s'envoyaient de loin.

Sur l'angle d'un rocher, adossé à la cheminée d'une maison, venait de s'asseoir un jeune élégant, vêtu d'une blouse lilas et d'un gilet à carreaux ; il portait un bouquet de fleurs de papier à la boutonnière, un ruban au chapeau et un sourire aux lèvres, toujours le même.

Il sortit pompeusement d'un sac de toile cet aigre instrument que l'on nomme une musette, et se mit à en tirer une perçante mélodie, qui fit accourir en foule jeunes garçons et jeunes filles autour du ménestrier.

Alors commencèrent les luttes, les coquetteries, les émotions inévitables en pareil cas. Les danseurs étaient en hausse, vu leur nombre inférieur à celui des danseuses ; aussi se donnaient-ils le cruel plaisir de se faire attendre ; plus d'un beau se vengea des dédains passés ; plus d'une belle rougit de dépit en restant à sa place.

Le plus singulier mélange de danses étonna ce jour-là, les anciens du pays ; ils n'avaient connu en leur jeune temps que l'antique bourrée exécutée gravement par les ancêtres ; mais la bourrée tombait en désuétude, et les danses des bals de faubourgs, bizarrement parodiées, valurent des succès aux maçons qui les importaient là. Il vint un moment où le talent des danseuses n'étant pas à la hauteur de leurs innovations, ils se prirent mutuellement par la taille et tournèrent entre eux.

Marichoux, la grande brune trouva cela ridicule et rentra chez elle, Jeannette, la grosse courte, fit semblant de se moquer tout en admirant ; et Thérèse remarqua, pour la première fois, que

Sylvain, qui polkalt avec Pierre, avait les cheveux roux et les yeux louches.

En ce moment de triomphe pour les uns et de mécontentement pour les autres, une voix rauque se fit entendre.

Elle criait : « Piaux ! piaux ! piaux ! »

A cet étrange appel qui veut dire «cheveux,» les garçons restèrent seuls, sans témoins de leurs ébats chorégraphiques, et les filles coururent en hâte vers un gros homme trapu, barbu, joufflu, entouré de pièces de toile, de dentelles du Puy, de foulards de Lyon, et de ces pauvres chiffons qui sont les diamants et les cachemires des filles des champs.

L'homme tenait à la main une grande paire de ciseaux, qu'il brandissait en répétant : Piaux ! piaux ! piaux ! ses manches étaient relevées jusqu'au coude ; il avait à ses pieds un coffre vide grand-ouvert ; et Louise se demandait avec inquiétude à quelle opération il allait se livrer.

Sa curiosité fut bientôt satisfaite.

Maichoux sortit de sa hutte avec l'aimable réserve d'un ouragan des Antilles. Renversant sur son passage deux enfants qui jouaient à qui tirerait le plus fort les oreilles de l'autre, elle passa comme une bombe au-dessus du monceau de richesses convoitées par ses compagnes, s'assit par terre sans cérémonie, et d'un coup de poing fit tomber sa coiffe, qui faillit se déchirer.

De magnifiques cheveux bleuâtres roulèrent alors sur ses épaules ; elle avança la tête vers les grands ciseaux, et sa belle chevelure tomba la première au fond du coffre... Sans lui donner un regret, la rustique enfant choisit en échange un tablier de soie, remit sa coiffe de travers et laissa sa place à deux de ses compagnes qui se poussaient bruyamment pour arriver les premières.

Boucles blondes et brunes, longues et courtes, soyeuses et crépues ; chevelures opulentes et misérables s'amoncelaient dans le coffre à mesure que l'étalage de l'exécuteur s'appauvissait. Chose remarquable : toutes ces jeunes filles, pour lesquelles c'est une inconvenance de rester la tête nue, étalaient sans embarras leur chevelure en public ; elles voyaient en riant tomber cette belle parure féminine, et quelques unes de leurs plaisanteries arrivant jusqu'à Louise la révoltèrent au dernier point. Elle allait fuir ce hideux spectacle lorsqu'elle fut retenue malgré elle par l'entrée en scène d'une nouvelle figure.

Cette figure était pâle, mélancolique et distinguée ; sa bouche fine semblait ignorer le sourire ; ses grands yeux bleus devaient connaître les larmes, et son front sérieux recélait sans doute des pensées douloureuses, car un pli vertical prématuré se marquait à sa base. La propriétaire de cet intéressant visage pouvait avoir dix-huit ans ; elle était petite et mince, désavantage, qui joint à sa mate pâleur, la faisait trouver laide à Peyrabout ; de plus, sa réserve mélancolique la laissait croire sotte, et son amour pour la solitude et la rêverie,

donnait à supposer aux matrones du lieu qu'elle pourrait bien finir par avoir commerce avec Satan, d'autant plus qu'elle aimait les chats, qui ont passé de tout temps en Creuse pour être « le bestiau du diable... »

Elle n'était pas, comme les autres jeunes filles, en habits de fête ; sa coiffe de toile écrue et son mouchoir noir, annonçaient un deuil récent, et la grosse Jeannette la trouva « pas honteuse de se faire voir au monde avec ses *chetits* habits et sa mine d'enterrement. »

Le jeune fille entendit cette remarque, et ses joues pâles se couvrirent d'une vive rougeur, qui la rendit ravissante un instant. Puis, surmontant son embarras, elle découvrit des cheveux cendrés, qui, se déroulant, l'enveloppèrent du plus soyeux manteau.

Aucun détail de cette scène n'avait échappé à madame de Puy-Rocheux ; elle devina qu'un motif honorable pouvait seul décider la paysanne au sacrifice de ses beaux cheveux ; elle entrevit de douloureux mystères, et s'élança au milieu du groupe assez rapidement pour arrêter les ciseaux avant qu'ils eussent touché cette tête charmante.

L'apparition de cette belle étrangère causa une sensation profonde dans l'assistance ; grâce aux préoccupations personnelles, elle était restée inaperçue jusque-là, et l'on se demanda si elle tombait du ciel ou sortait de la roche des « fades, » fade elle-même avec sa fine cravache qui figurait la baguette magique. Giselle, qui la suivit majestueusement, comme pour se faire admirer aussi, expliqua naturellement sa venue ; on se souvint qu'on avait vu parfois les belles dames des environs se promener à cheval avec cette longue robe et ce petit chapeau ; on pensa que ce pouvait être madame de Savernus, si ce n'était pas madame de Maisonnisses, à moins que ce ne fût madame de Taillefert, et la fée redevint une simple mortelle comme devant. Il ne resta plus qu'une ardente curiosité dissimulée par dignité, et l'on attendit en silence, tout yeux et tout oreilles.

« Mon enfant, dit Louise de la voix douce et musicale qu'elle avait avant son mariage, je vous achète vos cheveux, mais à une condition ; c'est qu'ils resteront sur votre tête. Voulez-vous me les vendre ? »

— Mais, madame... balbutia Solange interdite.

— C'est entendu, vous me les vendez. Suivez-moi donc, car j'ai besoin de vous. »

Et prenant par la main la jeune fille qui n'avait pas eu le temps de se recoiffer, elle sortit du cercle, toujours suivie de Giselle, dont la tendresse pour elle prenait de moment en moment les plus étonnantes proportions.

Le mécontentement d'une curiosité mal satisfaite se fit jour alors de toutes parts ; l'animal fut soupçonné d'être un cheval savant ; et un maçon à longue barbe avança que sa maîtresse pourrait bien n'être qu'une écuyère du cirque arrivé à Guéret pour la dernière foire.

Pendant ces aimables conjectures, les deux femmes s'éloignaient; bientôt, se retournant vers les sites parcourus, Louise joignit les mains comme en extase, et des larmes d'admiration diamantèrent ses yeux noirs, fascinés par un spectacle imprévu :

III

Tout le cercle de l'horizon se déroulait non-interrompu autour de l'aire isolée où niche Peyrabour.

Des collines moins élevées l'entourent à perte de vue; les unes couvertes d'épaisses forêts, les autres arides et nues. Dans les gorges qui les séparent, s'étendent les landes toujours vertes, bondissent les sources murmurantes et se cachent les marais mouvants, au fond tourbeux et à la surface trompeuse.

La pauvreté du pays empêchant l'agglomération des maisons, chacun a bâti la sienne où il y avait un peu de terre végétale à cultiver, et ces nids modestes se cachent entre les arbres, s'assoient sur les rochers ou se penchent sur les abîmes au bord des torrents, émaillant la campagne de toits de chaume du plus pittoresque effet. Parfois, la flèche d'un clocher se dresse au penchant d'une montagne, et à l'ombre de ce clocher s'abrite le bourg, c'est-à-dire les quelques masures qui n'ont point cherché l'isolement. D'un côté, frissonne au vent l'océan de verdure qu'on nomme Chabrières; de l'autre, la Creuse se devine à la pente régulière des collines qui s'inclinent vers elle et au sillon profond qu'elle trace; plus loin, un amphithéâtre d'un bleu sombre annonce le Limousin, et vers l'est, à l'extrême horizon, la masse énorme du Puy-de-Dôme et la chaîne des Monts-d'Ore font étinceler au soleil leur crête toujours blanche.

Tel est le tableau qui plongeait Louise dans le ravissement. Elle ne dit plus : Quel pays ! mais le bruit affaibli de la « ballade » de Peyrabour arrivant encore à son oreille, elle répéta : quelles gens ! Puis reportant les yeux sur sa compagne :

« Mon enfant, lui dit-elle, je n'ai voulu demander à aucun de ces hommes de m'escorter; mais c'est un service que je serai bien aise de recevoir de vous. Voulez-vous m'accompagner au château de Puy-Rochoux, dont j'ai perdu le chemin ? Nous causerons tout en marchant. »

Accompagner Louise et la ramener chez elle, était facile à Solange, qui connaissait le pays; mais causer avec une dame lui parut chose impossible; aussi rougit-elle prodigieusement en acceptant la proposition qui lui était faite.

Néanmoins, la jolie châtelaine entama la conversation avant qu'elle fût remise de son trouble, et lui demanda si les filles du pays se faisaient ordinairement tondre comme elle venait de le voir.

— Les demoiselles de maison, celles qui ont du pain dans l'arche et du butin dans l'armoire, gardent souvent leurs cheveux; mais nous, qui avons besoin de gagner notre vie à la sueur du front, nous les vendons presque toujours, madame. A quoi ça sert-il, puisqu'on les cache ? C'est du bien qui ne rapporte rien en restant à sa place. »

Ici, la villageoise parut hideuse à la grande dame, qui se promit de ne plus lui adresser la parole. Cependant au bout d'un instant, elle se tourna vers elle, et avec un sourire écrasant :

« Et quel charmant objet convoitiez-vous donc en échange de votre blonde auréole ? lui dit-elle. Un petit couteau, un miroir, ou un anneau pour vous le passer dans le nez ? »

La jeune fille ne comprit pas l'épigramme, et répondit naïvement.

« Les petits couteaux se casseraient dans le pain de seigle ou pèleraient mal les châtaignes; pour un miroir, sainte Solange, ma patronne, s'en passait, je crois; quant à l'anneau dont vous parlez, ça ne se porte plus chez nous. »

Louise fut honteuse de son mauvais mouvement et reprit avec douceur :

« Que voulez-vous, alors ? »

— De l'argent, madame, balbutia Solange d'une voix basse.

— De l'argent?... vraiment, vous voulez de l'argent ? Et qu'en auriez-vous fait, puisque les fruits des arbres vous nourrissent, et que vous vous habillez de la laine de vos moutons ?

— Ah ! madame, pourquoi je veux de l'argent ? oh ! oui, j'en veux, car avec de l'argent, je ferai dire des messes pour l'âme de défunt mon père... il trouvait mes cheveux beaux, et me regardait toujours les peigner. Aussi, ne les aurait-on jamais coupés de son vivant; c'était sa chose... Eh bien, ce sera encore sa chose à lui, pauvre mort, qui dort dans sa fosse noire; je les lui donnerai; et dans l'autre monde...

Un flot de larmes interrompit la paysanne; mais sa compagne acheva sa pensée, et dans son étonnement attendri, elle se demandait comment une aussi exquise sensibilité pouvait développer et fleurir dans cet inculte et grossier milieu. Elle fit parler Solange, et chaque parole de la jeune fille lui révélait une âme délicate et poétique.

MÉLANIE BOUROTTE.

(La suite au prochain numéro.)

FLEURS A LA FENÊTRE

Je veux semer des fleurs grimpantes
Qui pendant la saison d'été,
Vivront près des vitres brûlantes
Et s'enivreron't de clarté.

Voyez, en me livrant son ombre,
Serpenter le liseron bleu,
Et fleurir, sur un vert plus sombre,
Le cobéa couleur de feu.

Ce rideau, flottant et superbe,
Qui scintille au soleil levant,
Voit naître dans son tissu d'herbe
L'insecte, ce joyau vivant.

M^{me} RIOM.

REVUE MUSICALE

LES NEIGES — GIROFLÉ-GIROFLA — LES PARIAS —

LES PRÉS SAINT-GERVAIS — LE PROPHÈTE ÉLIE — CONCERTS —

COMPOSITIONS NOUVELLES DE M^{me} MOUVIELLE

HAUTES montagnes couronnées d'épaisses forêts, ruisseaux paisibles bordés de frais myosotis, et prairies verdoyantes dont les fleurs délicates ornaient le front des jeunes filles; doux oiseaux, égayant de vos notes joyeuses la solitude des bois, qu'êtes-vous devenus? hélas! les neiges de décembre vous ont couverts d'un blanc linceul, la glace a retiré la vie à l'arbuste, la goutte d'eau à l'insecte, la joie à la création! et nous voici, pauvres humains, cherchant à soulever ce lourd manteau qui pèse sur notre esprit autant au moins que sur nos épaules. Alors il faut trouver, ailleurs que dans la nature, le plaisir et la distraction; il faut demander à l'art une compensation aux mille choses charmantes que nous apportait la saison du soleil, et

c'est dans les spectacles, dans les concerts et dans les salons que nous courons chercher un refuge.

Dieu merci! un vaste champ nous est ouvert. Les nouveautés musicales ont surgi comme un flot longtemps contenu: opéras, opérettes, vaudevilles chantés, réunions artistiques, c'est une véritable pluie, parfois rafraîchissante, parfois glaciale.

Commençons par *Giroflé-Girofla*, de MM. Vanloo, Leterrier et Lecocq, représenté au théâtre de la Renaissance, après avoir fait élection de domicile à Bruxelles sur la scène belge des Fantaisies-Parisiennes. Une grosse gaieté, mais franche et de bon aloi, circule à travers les trois actes auxquels il ne faut pas demander une parcelle de sens commun. Chansons, ballades, rondeaux, couplets,

telle est la monnaie courante de la partition ; M. Charles Lecocq, d'ailleurs, a le monopole du relief scénique, joint à une main souple, habile et vigoureuse. Trois morceaux ont eu un succès éclatant, le premier est un duo du premier acte :

C'est fini le mariage !

Puis un autre duo dont les orgues de Barbarie vont s'emparer pour charmer Paris :

En tête à tête
Faire la dinette !

Ensuite une piquante chanson mauresque à deux voix, reprise en écho :

Ma belle Girofla !

qui a été très-légitimement acclamée.

Après ces trois morceaux pleins de grâce et de goût, nous devons citer un sextuor très-réussi, un chœur de pirates, d'un bon coloris, une quinquette bouffe et un finale :

Ah ! le canon, le canon !

qui ont été traités avec beaucoup de verve et de gaieté.

En somme, *Giroflé-Girofla* est une pièce fort amusante, et sans espérer le succès de *la Fille de Madame Angot*, pour l'ouvrage nouveau de M. Ch. Lecocq, nous sommes persuadée qu'il aura un grand nombre de représentations.

Nous avons dit à nos lectrices qu'on avait fait le rêve de transformer en opéra populaire le théâtre du Châtelet. On a commencé à réaliser ce projet presque irréalisable. Comment se procurer un répertoire, à moins d'avoir recours aux chefs-d'œuvre étrangers ? Nous ne pouvons compter aujourd'hui qu'un très-petit nombre de bons compositeurs français, et ceux-là réserveront toujours leurs ouvrages pour l'Opéra et l'Opéra-comique auxquels le public est habitué.

Un grand opéra inédit de MM. Hippolyte Lucas et Edmond Membreé, a servi de ballon d'essai, à ce théâtre qui nous a offert *les Parias*.

M. Edmond Membreé est assurément un musicien sérieux et consciencieux ; il connaît à fond le difficile métier de compositeur ; mais il lui manque ce feu sacré qu'on appelle l'inspiration, la couleur et le charme. En vain l'auditoire essaie de s'intéresser à l'œuvre ; rien ne vient éveiller son intérêt, rien ne vient émouvoir sa fibre. Nous ne voulons pas dire cependant que l'on ne trouve pas dans la partition des *Parias* quelques morceaux remarquables ; mais ils sont enveloppés d'une telle quantité de chœurs monotones que l'esprit engourdi n'en peut saisir les qualités. Il faut espérer que les auteurs de l'opéra récent chercheront un sujet plus inspirateur.

Il y a douze ou quinze ans, à l'époque où les tréteaux forains occupaient encore quelques places

du boulevard du Temple, le public promeneur assistait dans ce quartier à la représentation des *Prés-Saint-Gervais*, petite pièce champêtre, d'après laquelle MM. Victorien Sardou et Charles Lecocq viennent de faire trois actes pour le théâtre des Variétés.

Dans cette œuvre nouvelle, le vaudeville s'est élevé jusqu'aux proportions de l'opéra-bouffe. Au second acte, qui est le plus important, M. C. Lecocq a trouvé moyen d'intercaler une foule d'airs véritablement charmants. Malheureusement le troisième, un peu surchargé, a eu besoin d'un remaniement. Un large coup de ciseaux a fait justice de quelques morceaux qui prolongeaient les scènes sans grand plaisir pour l'auditoire.

L'opéra populaire du Châtelet a représenté nouvellement les *Amours du Diable*, paroles de M. de Saint-Georges, musique d'Albert Grisar, pièce qu'avait jouée, il y a quelque quinze ans, le Théâtre-Lyrique.

Il s'y trouve de charmantes choses. Le sentiment y est délicat et l'inspiration heureuse. Le style est clair et élégant, l'air du 1^{er} acte :

Quel repos charmant !

a fait un extrême plaisir.

Dans le trio du chapeau, dans la romance :

Dans ce rêve délicieux !

dans le bel andante en fa :

Dans le sommeil où je me plonge !

Enfin dans la chanson de *la Sultane Valadé*, on a remarqué beaucoup de grâce, de verve, et de ce charmant esprit qui rappelle *Gille le ravisseur* et *le Chien du Jardinier*.

La colossale partition d'*Elie*, l'oratorio de Mendelssohn, a été exécutée au Cirque d'hiver par l'orchestre de M. Padeloup. On l'avait livrée au public anglais en 1846, au festival de Birmingham. Dix mille exécutants avaient vainement essayé d'émouvoir le public, dans cette ville où l'industrie a plus de succès que l'art. Mendelssohn est le poète des douces inspirations. Sa musique, d'une fécondité inépuisable en épisodes délicats et nuancés, ne convient pas toujours au mouvement énergique de la scène. Elle a plus d'âme que de puissance expressive ; rêveuse et sympathique, elle n'est pas à son aise au milieu du bruit d'un orchestre sonore et d'un public exalté. L'oratorio d'*Elie* est un drame où l'idéal joue le rôle principal. C'est en outre une œuvre immense, complexe, et souvent indéfinissable pour le vulgaire ; aussi malgré le génie qui y domine et en dépit des délicieux détails qui ornent la pensée primitive de l'auteur, le public ne l'a qu'incomplètement appréciée. Quelques morceaux cependant l'ont vivement entraîné : l'admirable chœur en fa :

O puissant Baal !

Et le trio sans accompagnement des trois anges veillant sur le sommeil d'Elie :

Tourne-toi vers les hauteurs
D'où coule la source éternelle !

et bien des pages encore que nous pourrions citer, si nous en avions la place, ont produit un immense effet.

Nous n'avons qu'une chose à ajouter : la partition d'Eue est un chef-d'œuvre, mais il faut qu'elle réunisse un auditoire spécialement composé de dilettanti ; sans cette condition expresse, les trois quarts de cette magnifique composition restent dans l'ombre pour la foule.

La Société de secours mutuels des artistes musiciens de Lyon a fait exécuter une messe en musique en l'église Saint-Bonaventure, et une quête très-fructueuse a été faite au profit des vieillards de l'association.

La partie instrumentale, représentée par l'orchestre du Grand-Théâtre, dirigé par un de ses chefs, M. J. Luigini, a été supérieure à la partie vocale, dans l'exécution des morceaux qui lui étaient confiés, et par la manière dont le chant était accompagné. On a entendu la marche solennelle d'Adam, et un brillant finale de Spontini, qui ont beaucoup impressionné l'auditoire. Un solo de harpe nous a permis de juger M. Forestier comme un artiste de mérite.

L'Harmonie Lyonnaise, chargée des chœurs, a fait entendre un *Kyrie Eleison*, et un *Agnus Dei* de Gounod, deux pages très-belles.

M. Reuchsel, l'organiste de Saint-Bonaventure, s'est fait apprécier comme exécutant et comme compositeur.

Nous voudrions pouvoir ajouter que les solistes du chant se sont montrés tous à la hauteur des œuvres qu'ils interprétaient. Ainsi le magnifique morceau du *Stabat* de Rossini manquait tout à fait du caractère religieux. Chanté trop vite, ce morceau rentre dans le cadre des œuvres lyriques de premier ordre, mais il ne porte plus l'empreinte sacrée. Il y a des profondeurs dans cette musique au fond desquelles M. Berardi n'est jamais descendu. Un bel *Ave Maria*, de Pichoz, aurait dû conquérir tous les bravos s'il eût été entendu, mais la voix de M. Solve, manquant de force et de timbre a tenu dans l'ombre cette page remarquable. Néanmoins, cette réunion a été des plus brillantes et des plus productives.

Un concert dont le but est non moins louable, est celui auquel nous avons assisté dans les salons de M. Yung-Treuttel, éditeur de musique, 12, rue de la Chaussée-d'Antin, et dépositaire des œuvres de l'édition Péters.

Rameau, Beethoven, Haydn, Weber, S. Bach, Hændel, Gluck, etc., se partageaient les honneurs du programme. De jeunes artistes, tous lauréats

du Conservatoire, avaient été choisis pour initier les amateurs aux beautés de cette musique savante autant que pour faire connaître au public parisien des talents, qui, éclos d'hier, peuvent aussi prendre leur place au soleil de la célébrité.

La première partie du concert a débuté par le magnifique trio en *ré*, de Beethoven, pour piano, violon et violoncelle. Le violon était tenu par M^{me} Blouet-Bastin, élève d'Alard ; le piano, par M. Chabeau, élève de M. Mathias, premier prix du Conservatoire de cette année ; et le violoncelle, par M. Gary, élève de Franchomme. Ce morceau, quoique admirablement enlevé a paru un peu long, et il nous semble qu'une des parties aurait pu, sans nuire au reste, être supprimée.

L'air d'*Orphée*, de Gluck, a été chanté avec beaucoup d'expression et de goût, par M. Caisso, autre premier prix de cette année. Cet artiste a une voix de ténor large et puissante que nous entendrons probablement bientôt sur une de nos grandes scènes lyriques.

M. Chabeau a exécuté sur le piano, avec une remarquable verve, trois pièces renommées : le *Tambourin*, de Rameau, l'*Impromptu*, en la bémol, de Schubert, et la *Polonaise*, en mi majeur, de Weber.

M^{lle} Bilbaut-Nauchélet, prix d'opéra-comique, a une voix sympathique, un soprano très-élevé. Elle a chanté avec entrain et chaleur l'air de la *Fée aux Roses*, d'Halévy.

La fantaisie sur *Faust*, composée par Alard, a été rendue avec un grand charme, par M^{me} Blouet-Bastin. Cette jeune mère de famille, qui n'a pas plus de vingt-cinq à vingt-six ans, est aussi intéressante par son talent que par son courage. Professeur distingué autant qu'habile exécutante, elle doit, nous-a-t-on affirmé, donner un concert cet hiver.

Cette première moitié du concert s'est terminée par un ravissant duo : *Le printemps des Amours*, de M. Delphin Balleyguier, enlevé avec un art complet par M^{lle} Billaut et M. Caisso.

La seconde partie du programme a commencé par le *Premier trio en sol*, de Haydn, ce morceau a été sans contredit le succès de la soirée. Le *finale* a été bissé, M^{me} Blouet, chargée de la partie principale, était on ne peut mieux secondée par MM. Chabeau et Gary, et on a applaudi avec un prodigieux entrainement. Elle s'est encore fait entendre, *solo*, dans trois pages célèbres : La *romance en sol*, de Beethoven, l'*Andante d'Armide*, de Gluck, et la *Bourrée*, de Hændel.

Nous avons remarqué une délicieuse *Berceuse* de M. de Balleyguier : *Une mère à ses enfants*, chantée avec goût par M^{lle} Bilbaut, et un *Lied*, du même auteur, *Reviendra-t-elle*, où M. Caisso a déployé de bonnes qualités d'expression.

La *sonate* de Beethoven, op. 111, a été aussi rendue avec une grande pureté d'exécution, par le pianiste Chabeau. M. Gary s'est fait entendre une dernière fois dans une *Berceuse* et dans une

Romance, pour violoncelle, dont il est l'auteur. Son jeu doux et expressif a charmé l'auditoire. Pour la clôture, M^{lle} Bilbaut et M. Caisso ont dit avec entrain le duo des *Dragons de Villars*, morceau de concours, pour lequel le prix du Conservatoire leur a été accordé.

On a regretté de n'avoir point entendu à cette seconde audition, M^{me} Treuttel, dont les soins intelligents avaient présidé au charme de cette soirée, et qui fait les honneurs de ses salons avec une grâce parfaite.

..

Les compositions de Madame F. Mouvielle, annoncées par nous et publiées chez Cotelle, viennent de paraître. Fidèle à notre promesse, nous en donnons les titres, en les recommandant à nos jeunes musiciennes. Le morceau de chant est intitulé : *Marie* ; la polka se nomme : *l'Alouette*. Nous avons dit que le premier était une mélodie expressive d'une large facture, écrite de manière à faire valoir les cordes les plus brillantes de la voix de soprano. La polka renferme deux motifs qui forment une opposition absolument tranchée. Le premier sautillant et léger, caractérise le chant de l'Alouette s'élançant dans les airs, sans songer au chasseur qui la guette. Le deuxième, grave et martial, présume le danger qui la menace. Mais, comme dans le monde des oiseaux, tout doit bien finir, le morceau se termine par une rentrée des plus joyeuses, qui ramène le chant vainqueur de l'Alouette.

Nous avons parlé de madame Mouvielle comme compositeur, mais c'est surtout comme professeur, que nous aurions à nous occuper d'elle longuement, si l'espace ne nous était restreint.

Contemporaine des grandes célébrités du chant, Pizzaroni, Garcia le père, Malibran, etc., madame Mouvielle est restée une des rares personnes qui aient su garder et transmettre les traditions de cette époque remarquable dans les annales artistiques. Après avoir acquis, dans sa première jeunesse, une éducation musicale solide, sous les auspices de Cassal, qui depuis fut directeur du Conservatoire de Bruxelles, elle quitta pendant un temps Lyon, sa ville natale, et vint, toute jeune femme, chercher à Paris, auprès des grands musiciens alors en vogue, les conseils et les exemples qui devaient achever en elle l'artiste que la nature avait si largement douée.

Elle ne fut pas longtemps sans conquérir toutes les sympathies des maîtres. C'est ainsi qu'elle eut pour professeur la célèbre Pizzaroni, et Garcia. Puis elle reçut encore des conseils de Paër, de Boieldieu, qui aimait à faire de la musique avec

elle ; Rossini, la félicita souvent de la manière dont elle interprétait sa musique.

Mais où madame Mouvielle perfectionna encore davantage ses qualités natives et acquises, ce fut au contact de la Malibran, avec laquelle elle chanta dans le monde des duos appris ensemble, sous la férule du père Garcia. Le duo de *Mère-Grand*, de Meyerbeer, était un des préférés, et l'on rapporte qu'il fut chanté quatre fois dans la même soirée.

Madame F. Mouvielle avait une belle voix de soprano très-étendue ; peut-être moins forte que celle de la Malibran, mais d'un timbre si pénétrant, si profondément sympathique, que, dans les concerts où elle se faisait entendre, les hommes mêmes fondaient en larmes. Il est évident que sans le déplorable accident qui l'atteignit à la jambe dans son enfance, madame Mouvielle eût été une des grandes cantatrices de nos scènes lyriques. Après un séjour prolongé dans la capitale, madame Mouvielle retourna à Lyon où des mécomptes de fortune l'obligèrent à se vouer au professorat. Elle y apporta toute l'énergie, tout le cœur de sa belle nature artistique et devint, chose rare, prophète en son pays.

L'inauguration du théâtre de l'Opéra est un événement trop capital, dans les annales artistiques de la France, pour que nous n'en fassions pas l'objet d'une étude longue et détaillée. Ce mois-ci devait être consacré à rendre compte, à nos lectrices, des nombreuses compositions écloses au commencement de l'hiver. Bien des jours s'étaient écoulés sans qu'un seul ouvrage musical eût arraché le public aux délices de la campagne. Les directeurs et les auteurs seraient fort déçus de ne pas lire, dans nos colonnes, les productions auxquelles la priorité était acquise. Mais nous nous proposons de leur donner les renseignements les plus exacts et les plus détaillés au 1^{er} mars prochain.

Ce qu'il faut affirmer aujourd'hui, c'est que toutes les capitales de l'Europe, représentées par leurs ambassadeurs, ont assisté à l'inauguration de l'Opéra, et qu'on a été frappé de la magnificence de ce théâtre unique dans le monde par sa grandeur, son goût et ses ornements. L'impression générale a dépassé tout ce qu'on avait pu pressentir, et les organes de la presse française et étrangère rivalisant de verve pour exprimer leur admiration à messieurs les directeurs, architectes, sculpteurs, peintres et décorateurs, qui ont coopéré, chacun dans la mesure de son talent, à l'inauguration solennelle de notre grande scène nationale.

MARIE LASSAVEUR.

Économie Domestique.

GALETTES SALÉES POUR LE THÉ.

250 grammes de farine, 125 grammes d'eau, 6 grammes de sel; mélanger et faire une pâte très-lisse, l'abaisser à la hauteur de cinq millimètres, la couper en ronds; ranger en ronds sur une plaque de tôle, les piquer de distance en distance avec une fourchette, les saupoudrer de sel fin et les cuire à un feu clair et gai.

GOUFFÉ.

ENTREMETS AMÉRICAIN.

500 grammes de belle farine, 125 grammes de beurre frais battu en crème, deux œufs, 125 grammes de sucre, raisins de Corinthe, mêler bien ensemble sucre, beurre, œufs, blanc et jaune, raisins, les incorporer à la farine, former une pâte et cuire au four.

MANIÈRE DE NETTOYER UN TABLEAU ANCIEN

Servez-vous d'une éponge douce imbibée d'eau fraîche, pour le frotter & le laver jusqu'à ce que toute crasse soit enlevée; puis, prenant un blanc d'œuf frais, battez-le à la neige & vernissez-en votre tableau avec un pinceau. Par ce moyen, vous raviverez le tableau & vous ne l'endommagerez nullement.

PROCÉDÉ POUR RESTAURER LES MÉDAILLES ANTIQUES

Pour enlever la rouille qui souvent enveloppe & obscurcit les médailles antiques d'argent, on les met d'abord dans l'acide hydrochlorique, puis dans l'ammoniaque liquide; on les frotte après avec une toile, jusqu'à ce qu'elles soient entièrement nettoyées.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

As-tu jamais passé le temps du carnaval en Belgique, ma chère Florence? Pour moi, pendant cette année désastreuse de la guerre où nous dûmes, ma mère et moi, rester tout l'hiver à Bruxelles, j'y assistai forcément, et, bien que je n'eusse guère le cœur à la joie, je ne saurais te dire à quel point je fus charmée de ce que j'y vis.

Là-bas, le carnaval est une fête générale et, de plus, il a — à Bruxelles du moins! — un caractère

spécial; on le dirait particulièrement consacré aux enfants.

Ainsi, certain dimanche qu'on appelle, je crois, le dimanche du *grand carnaval*, toute la population enfantine de la ville est en branle et travestie: enfants riches, enfants pauvres, enfants de la classe moyenne, tous se déguisent sans exception; il n'y a de différence que dans le plus ou moins de recherche ou de faste du déguisement...

Dans les vitrines des magasins des quartiers

élégants l'on remplace, ce jour-là, les étalages habituels par des groupes pittoresques de bébés travestis qui s'exposent patiemment, pendant plusieurs heures de suite, de l'air le plus sérieux et le plus naïvement satisfait, à la curiosité des badauds du dehors.

Je me rappelle, ce jour-là, avoir causé une joie sans égale à un marmot, fils d'une brave boulangère, notre hôtesse, qui ne savait elle-même comment m'en exprimer sa reconnaissance ! — en lui prêtant une chaîne d'or ancienne, à triple étage, pour compléter le travestissement de jeune seigneur flamand que sa mère lui avait confectionné pour la circonstance.

Mais je t'entends d'ici, Florence, te demander en quel honneur je te régale de tous ces souvenirs ? — En l'honneur du carnaval, ma chère, — et puis aussi à propos d'un délicieux bal d'enfants auquel je viens d'assister. C'est-à-dire un bal d'enfants, pas tout à fait, car il y avait, à cette charmante réunion, non-seulement des bébés, des papas et des mamans, mais encore de fort grandes demoiselles et même des dames pour de bon ! C'était plutôt une joyeuse fête de famille, à laquelle grands et petits, jeunes et vieux prenaient part aussi gaiement les uns que les autres. La preuve, c'est que j'y ai vu un grand-père très-galamment costumé malgré ses cheveux blancs, et une bonne-maman adorable sous sa coiffe de marquise de l'ancien régime...

Et les enfants, qu'ils étaient jolis, heureux, pimpants sous les gentils travestissements, les frais atours dont les avaient affublés leurs jeunes mères, plus coquettes pour ces blonds chérubins que pour elles-mêmes !...

Aussi, avec quelle conviction certaine maman sévère réprimandait-elle une fillette maladroite, qui avait tant soit peu endommagé son blanc tablier de fermière coquette, et son visage rose de belle petite fille, en répandant sur l'un une tasse de chocolat, et en barbouillant l'autre de confitures et de crème fouettée !

Et cependant qu'elle était ravissante cette petite barbouillée, toute confuse sous ses moustaches de gelée de groseille ! Elle me rappelait cette jolie poésie d'Elzéar Ortolan.

Laissez-les près de moi, j'aime à les voir ainsi...
Laissez-les près de moi : leur visage lutin
Dont le rouge ou le noir ont barbouillé le teint,
Sourit à mon esprit... Laissez-les ! quoi qu'on fasse,
L'enfance est toujours là, c'est-à-dire la grâce !

.....
Car si je veux, je prends une éponge, et soudain
Comme sur une toile, objet d'un long dédain,
On a vu, sous le doigt qui lui rend la lumière,
Un Guide, un Raphaël sortit de la poussière,
De même, sous ma main, je vois de traits en traits,
Revenir les amours, poindre un sang jeune et frais ;
Et lorsqu'enfin le rose avec le blanc s'y joue,
Je pose un gros baiser sur l'une et l'autre joue.
Age heureux ! à bien faire âge facile et prompt
Où rien ne fait souillure au cœur non plus qu'au front !
Une goutte d'eau pure, un rayon de lumière,
Un souffle... et tout revient à sa blancheur première !

En me rappelant cela, j'admirais ces chers bébés, je les suivais des yeux sans me lasser... Ici, c'était le gros Jujules qui, tout essoufflé, tout en nage, venait raconter à sa maman qu'en dansant une polka avec sa cousine Lolotte, il avait perdu son beau chapeau enrubané et... l'équilibre ! — Là-bas, Nichette la bouquetière refaisait le nœud de cravate d'un petit Pomponnet quelconque... puis recommençait avec lui un galop effréné. Tout près de moi, une grande sœur, qui soufflait complaisamment à Toto, le garde-française, ce qu'il fallait dire à Nana la Napolitaine, pour l'engager convenablement à danser la *Boulangère*.

À côté d'elle, une jeune tante mouchait à grande-peine un beau page, si bouillant d'ardeur pour le plaisir, qu'il supportait avec une impatience par trop visible cette délicate mais utile opération... Plus loin, un petit Chaperon rouge pratique mangeait à belles dents la galette qu'il était censé porter à sa mère-grand, et un brillant mousquetaire de cinq ans pleurait à chaudes larmes l'abandon d'une gracieuse bergère, laquelle bergère venait, sans façon, de lui brûler la politesse pour accepter la main d'un *vrai* danseur qui l'avait conduite au *vrai* quadrille...

La déplorable situation du pauvre petit mousquetaire qu'une gentille mariée de village essayait en vain de consoler, me remit en mémoire quelques autres pièces du charmant recueil que je te signalais tout à l'heure, et que j'aurais aimé à te citer tout entières si le manque de temps et de place ne me forçaient pas à te quitter bien brusquement. — Adieu donc et à un autre jour le plaisir de causer un peu plus longuement avec toi.

Ta dévouée,

JEANNE.

MODES

La mode est faite exprès pour vous cette année, mesdemoiselles, car elle est souvent très-simple, sans manquer d'élégance ; c'est précisément ce qu'il vous faut. Je laisse de côté le détail des toilettes compliquées ; toilettes de *mamans*, qui si vous les adoptiez, ne seraient bonnes qu'à vous faire critiquer. Car il faut bien le savoir une jeune fille qui ne se met pas selon son âge, c'est-à-dire avec simplicité, est à peu près aussi ridicule qu'une vieille femme qui se met comme une jeune. Chaque âge a sa coquetterie ; et lorsque cette coquetterie est le tact et le bon goût, il n'y a rien à reprendre.

Nous avons donc, pour les jeunes filles, de charmantes toilettes cet hiver : robes de ville et robes de bal. Examinons un peu d'abord les robes de bal. Ce genre de toilette est nécessairement plus compliqué que l'autre ; les étoffes légères ont besoin de bouffants, de plissés, de bouillonnés. Ces ornements sont néanmoins dans le domaine de la mode JEUNE FILLE.

Pour robes de bal, les étoffes légères : il y a le tulle, la gaze de soie, le crêpe, les gazes fantaisie. Le mélange de ces gazes avec le taffetas ou la faille est toutefois nécessaire lorsqu'on veut une toilette très-habillée ; mais, pour les petits bals, on peut se faire des toilettes charmantes à bien peu de frais.

Aux robes en tarlatane, en gaze *fantaisie*, on fait deux corsages : un décolleté, l'autre carré à épaulettes montantes, c'est le costume *Louis XVI*. Ces gazes sont à application de velours, ou broderies en laine de couleur ; elles coûtent très-bon marché et durent des temps infinis. Le *Petit Saint-Thomas* en a de bien jolies à 19 et 25 francs. Je conseillerai, entre beaucoup d'autres, une de ces robes en gaze blanche, à légère broderie de laine rouge. La jupe, demi-longue, a des bouillonnés en tulle blanc, posés sur le devant de la jupe ; ils sont retenus par des petits velours rouges très-étroits ; un pouff, en étoffe comme la robe, entremêlé de tulle de soie blanc uni ; une large écharpe de velours rouge coupant le pouff, et venant finir en deux bouts, derrière, termine la toilette. Je conseille deux corsages à cette robe : corsage carré, à bouillonnés de tulle blanc, pour le spectacle, un diner, une petite soirée ; manches demi-longues, à sabots de tulle et nœuds de velours rouge ; l'autre corsage serait décolleté, à basquine légère, garnie d'une frange ; l'épaulette taillée carrément, montant au lieu de descendre, ainsi que je l'indiquais tout à l'heure par le nom de

corsage Louis XVI. Du corail en boucles d'oreilles et au cou, et, dans les cheveux, des anémones rouges.

On ferait encore une jolie toilette avec la gaze de soie que j'ai vue au *Petit Saint-Thomas*. Mais son prix est beaucoup plus élevé que ceux dont je viens de parler. Voici comme je comprendrais l'arrangement de cette robe pour un grand bal : Le tablier et les bouillonnés, seraient en gaze de soie feuille de rose ; la jupe en faille de même couleur ; un large nœud, mêlé aux bouillonnés derrière, en faille *pensée*. On ne doit voir de couleur tranchée que le large nœud *violet* à deux pans et les deux petits nœuds des épaules, qui ne doivent pas avoir de bouts. Dans les cheveux, des violettes ou des pensées très-foncées. J'ai remarqué cette robe à l'une des jeunes filles les plus élégantes de Paris, ou, pour mieux dire, qui appartient au plus grand monde, et qui se met toujours fort bien.

Les robes de bal toutes blanches méritent encore la préférence, selon moi, non-seulement parce que c'est vraiment la parure de la jeunesse, mais parce qu'en définitive c'est ce qui sied le mieux. L'embarras est de savoir grouper avec goût les ornements de couleur, sur la robe blanche. Ainsi, robe blanche et rubans roses ou rubans bleus, c'est d'un classique qui paraît indiscutable. Eh bien ! cela ne se porte plus guère qu'aux distributions de prix. Il s'agit de tourner la difficulté en ne mettant pas de rubans sur le tablier ni au corsage, mais seulement un grand nœud derrière, sur lequel reposera la basquine de tulle ou de faille. La toilette blanche, mêlée de faille blanche, est préférable ; ou, si on veut ne pas être tout en blanc toujours, il faut un large nœud de couleur vert d'eau, gris de lin, violet foncé, marron doré. Je citerai la toilette de mademoiselle de Mac Mahon à un diner de la présidence : robe blanche en faille et gaze de soie ; par derrière, mêlée au pouff de gaze, une large ceinture de brocart d'or ; dans les cheveux, des plumes d'oiseaux rares.

Puisque j'ai parlé de la simplicité de la mode, je ne dois pas oublier de signaler que les toilettes de jeunes filles aux derniers bals étaient très-simples ; entre autres celle de mademoiselle Bérangère de Saint-*. En général, elle affecte une grande simplicité ; je dis *elle affecte*, parce que réellement elle a quelquefois des robes si peu ornées, qu'on la dirait habillée avec son jupon de dessous. Néanmoins comme elle est fort belle, cette apparence



Modas de Paris
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

N° 3982

Paris. Boulevard des Italiens. 1.

*Parfums de la Maison Guerlain, Boulevard des Italiens, 30.
 Coiffettes de M^{re} Bricard, Rue Richelieu, 38. Corsets de M^{re} de Vertus Spura, Rue Anker, 12.
 Machines à Coudre de Wheeler et Wilson, Boulevard Sebastopol, 70.*



négligée lui sied mieux qu'à toute autre. Au dernier bal de la présidence, elle avait une robe de mousseline de soie blanche, sur un dessous de faille, la robe à longue traîne, ayant un large bouillonné dans le bas, mais entièrement unie, très-ample, à gros pli triple derrière ; corsage décollé à basques garnies d'une frange de soie floche ; longue ceinture, mélangée de faille et de mousseline de soie. La coiffure, à boucles, tombant sur le cou, avec un rang de perles dans les nattes ; point de fleurs ; un collier de perles fines. Cette toilette a eu un immense succès.

Nous avons maintenant à rappeler les robes de soie, et celles de foulard pour les petites soirées dansantes. Le foulard a tant de variétés de dessins aujourd'hui, que cette étoffe se place en première ligne avec le taffetas, pour les toilettes de jeunes filles. Foulard à petites fleurs sur fond blanc ; foulard à raies ; crêpe de Chine mêlé au taffetas ou à la faille. Le foulard a besoin de quelque ornementation, et le tablier, venant se terminer par derrière en une sorte de demi-jupe, est nécessaire. La faille peut être tout unie. Beaucoup de robes de jeunes personnes sont faites ainsi par madame Laferrière. Je citerai la toilette de mademoiselle de R^{te}. Robe en faille bleu de ciel ; jupe longue, toute unie ; corsage carré, garni de ruches de tulle ; gros plis derrière ; point de poff.

J'ai parlé longuement des robes de bal ; c'est d'actualité ; celles de ville n'ont rien de bien nouveau à signaler. Toujours le noir, même pour la jeunesse ; jupe de velours noir ; tablier de faille ou de cachemire noir.

Autre genre tout différent et que je vois adopté avec succès. Pour visites de jour de l'an, on a remarqué beaucoup de toilettes de jeunes filles, en cachemire bleu de ciel ; tout le costume bleu de ciel, sans ornements d'autre nuance ; le jupon en faille bleue. Le vêtement de dessus, garni de fourrure ou de galons bleus très-larges, ou de franges.

On dit que les chapeaux vont subir une grande transformation. Je ne le regrette pas, car, Dieu merci, ceux de cet hiver étaient assez laids ! Il fallait vraiment avoir mis de côté toute coquetterie pour s'en affubler avec tant de résignation ! Ou plutôt, ce qui est plus vraisemblable, c'est que notre miroir n'est pas un conseiller bien fidèle... L'approbation que nous nous donnons, en le consultant, explique la plupart des modes que nous adoptons, malgré le peu d'avantages réels qu'elles nous donnent.

Quant au noir, cette mode éternelle, chose rare, je recommande les occasions étonnantes que le Petit Saint-Thomas offre en ce moment. La toilette noire est si commode, si économique, qu'on ne peut assez l'indiquer ici.

VISITES DANS LES MAGASINS

Parmi les étoffes qui se portent aussi bien l'hiver que l'été, le cachemire est, sans contredit, la plus pratique de toutes ; à peine cesse-t-on de le porter pendant les deux mois de grande chaleur, juillet et août. Cet hiver, le cachemire de l'Inde se porte même pour toilette de bal, et la souplesse et la finesse du tissu en font une magnifique étoffe, susceptible de recevoir les plus riches garnitures comme les plus simples. A la *Compagnie des Indes*, — 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, — on m'a montré la collection des cachemires de l'Inde, sans envers, dont le prix commence à 8 francs, en un mètre vingt à un mètre vingt-cinq centimètres de largeur. A ce prix les garnitures se feront en pareil : plissés, bouillonnés ou volants froncés. On trouve les teintes : bleu de Chine, Biskara, blanc de neige, teinte primitive, bleu de Sèvres, gris mode, mastic, terre d'Égypte, perce-neige, ciel, perle, bleu maréchal, gris russe, Suresnes, teinte foncée et claire, noire. J'attends à la prochaine visite pour vous reparler des foulards de la même maison, trouvant qu'il est préférable de vous signa-

ler, en ce moment, outre le cachemire de l'Inde, le drap du Thibet.

Ce drap, souple et léger, est d'un usage excellent employé en costume complet en polonaise ou en tunique. La première série coûte 8 francs, en un mètre vingt-cinq centimètres de largeur, et les teintes nouvelles sont : le grenat, le réséda, le myrte, le bronze pur, le gris pigeon, le vert pré, le gris sarde, clair et foncé ; le paon clair et foncé, faisant camaïeu ; le bleu Wasa, bleu des Cévénnes, etc.

La deuxième série coûte 10 francs, même largeur ; teintes : marine nouveau, pain brûlé, vert *défaite d'Auguste*, marron doré, prune, vert buis, gris plomb, canard, loutre, etc. Au même prix, drap du Thibet à rayures fougère. A 12 francs le mètre se trouve le drap du Thibet, gros grain, à 15 francs le mètre, une qualité supérieure, spécialement destinée aux polonaises, et dont les nuances sont choisies de manière à ce qu'elles puissent se porter sur tous les jupons. Ce sont des teintes de différents écrus et de différents gris. La *Compa-*

gnie des Indes envoie franco sa collection d'échantillons aux abonnés qui en font la demande.

Terminons les renseignements ayant rapport à nos toilettes, par quelques conseils sur la manière de se juponner. Les personnes qui portent encore la sous-jupe seront bien aises, il me semble, de savoir où s'adresser pour demander un jupon à cercles, avec ou sans tournure, et répondant aux exigences de la mode actuelle. C'est à la maison de Plumet, 33, rue Vivienne, qu'elles peuvent s'adresser avec confiance. Les modèles nouveaux qui m'ont été montrés sont très-bien compris, en vue de nos costumes plats et à relevés peu volumineux; les aciers employés sont si minces, si souples qu'ils ne se laissent pas deviner et sont par conséquent très-légers au porté. Les jupons sont plats devant, les aciers partant des côtés, sont plus rapprochés vers la tournure, afin de soutenir soit le gros pli qui monte la jupe, soit la tunique, sans cependant produire le pouff, qui n'est plus de mode. Les tournures indépendantes du jupon se font: en crin, avec volants, à tuyaux étagés et arrêtés de côté; avec bouillonnés disposés sur une carcasse en crin maintenue par de fins aciers; en brillanté, avec petits volants ayant un ressort passé dans l'ourlet et formant l'éventail. Ces différents jupons sont exécutés avec soin, habillent très-bien et sont d'une économie réelle dans la toilette féminine, parce qu'ils remplacent les jupons empesés si coûteux d'entretien. Le corset Sultane, de la même maison, le corset Elise et le corset-cage sont trois modèles excellents de coupe. Pour recevoir l'un de ces corsets, envoyer les mesures suivantes: tour de taille, largeur de poitrine, longueur du busc.

Dans les dernières indications données au sujet des parfumeries dont on peut faire un usage salubre, indications prises chez M. Guerlain, 15, rue de la Paix, je signale de nouveau le baume de la Ferté, de M. Guerlain. Ce baume est un excellent préservatif contre les gerçures des lèvres et de la peau, que le froid et le passage du froid à la

chaleur produisent presque toujours; il guérit les engelures, fussent-elles ouvertes.

Ensuite, comme emploi journalier, vous trouverez, chez M. Guerlain, la crème de fraises, et la crème Nivea pour le visage; la grenadine pour les mains, et le savon sapoceti. L'eau balsamique de Judée pour la toilette, et pour le mouchoir les extraits suivants: parfum de France, fleurs nouvelles, S'horis caprice. Pour les dents: l'Élixir Ruspini's.

Quelques renseignements au sujet de la machine à coudre me semblent devoir être les bien venus, au moment où les plaisirs du carnaval, les soirées dansantes vont cesser. Le carême est l'époque du travail, des soirées passées en famille à confectionner des habillements, des layettes pour les pauvres; il faut s'occuper utilement. A vous, mesdemoiselles, je parlerai encore de la *Favorite des Dames*, parce qu'elle vous est spécialement destinée; M. Seeling, 70, boulevard de Sébastopol, est l'agent de M. Charles Raymond; car vous adressant directement à lui, vous ne craignez pas de recevoir une contrefaçon en lieu et place de la véritable Favorite. Elle marche à la main et fait tous les ouvrages de couture, y compris la soutache. Le prix est de 64 francs, avec les accessoires et un livre d'instruction; elle est garantie deux ans, et envoyée franco. M. Seeling est aussi l'agent de MM. Wheeler et Wilson, pour la fameuse machine qui porte leurs noms, et qui a donné lieu à tant d'imitations et de contrefaçons qu'il s'intitule système Wheeler. La véritable machine Wheeler et Wilson porte comme marque de fabrique, un écusson avec les deux W enlacés; elle est la réunion de tous les perfectionnements apportés à cette invention moderne, dont l'usage s'est si heureusement introduit dans les familles. Le prix en est de 250 fr. Les tissus les plus épais et la plus fine mousseline se cousent avec la même facilité. Quant aux guides, ils sont trop nombreux pour que nous puissions ici vous en donner le détail. C. L.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Toilette de jeune femme. — Robe en velours grenat à longue traîne et pouff. — Tablier formé de larges bouillonnés en tulle de nuance plus claire séparés par des cordons de feuillage, et garni d'une dentelle. — Corsage cuirasse à longue basque, devant garnie d'un volant en dentelle avec tête bouillonnée en tulle; il est

maintenu par une guirlande de feuillage. Cet ornement remonte au bas du dos dont il forme la basque; le même bouillonné en tulle borde l'encolure et est disposé en bretelles. — Coiffure, panache de la même teinte que le tulle, monté sur une draperie en dentelle avec aigrette fixée par une agrafe en diamants.

Toilette de jeune fille. — Robe en tulle, ornée de volants plissés maintenus par des cordons de myosotis.

Double jupe bordée de même et relevée par des nœuds en faille, le nœud du bas relève un peu la traîne. — Corsage-cuirasse à plastron bouillonné, le dos est également bouillonné, et bordé par un cordon de myosotis. — La manche, bouillonnée, est bordée d'un cordon de myosotis qui descend au bas du bras et se rattache dans un bracelet, formé également par une branche de myosotis. — Collier assorti. — Coiffure, pouff en myosotis retenu par un ruban assorti noué derrière. — Souliers en faille avec bouffettes en myosotis.

Toilette de petite fille. — Jupe plissée en velours. — Corsage à longue basque plate devant, et basque plus courte plissée dans le dos, le corsage est liseré en satin noir ou de couleur, le devant est croisé et orné de deux rangées de boutons; des boutons sont posés sur la poche simulée et sur le parement évasé de la manche. — Ceinture à larges coques en faille ponceau.

DEUXIÈME CAHIER

Toilette en faille ou en étoffe de laine. — Entre-deux. — Parure plissée. — Dentelle crochet et serpentine. — Sortie de bal. — Bande avec appliques en cretonne. — Robe de baby. — Capeline. — Buvard. — Dessus de pelote guipure Richelieu. — Entre-deux. — Entre-deux, lacet anglais et crochet.

PLANCHE II

PREMIER CÔTÉ.

Corsage. } Toilette page 1, cahier de
Tablier avec pouff. } Février.
Capeline, page 7, même cahier.

DEUXIÈME CÔTÉ.

Sortie de bal, page 2, même cahier.
Corsage de dessous en flanelle.

PLANCHE COLORIÉE EN RELIEF.

BANDE EN CROCHET TUNISIEN. — Les bandes alternées noires et ponceau sont bordées d'un rang de crochet à pointes, et réunies par un surjet; la broderie sur le fond ponceau est en soie d'Alger; on encadre de deux rangs de crochet égyptien; les glands sont noués dans le dernier rang.

GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX

PREMIER CÔTÉ.

DESSIN POUR STORE OU RIDEAU. Application de tulle sur tulle grec; les applications sont fixées par un point de feston, le cadre est terminé par de larges dents de feston. Pour les petits rideaux assortis, on formera le cadre par une suite des bouquets du semé, que l'on disposera ainsi: la feuille en bas, la tige un peu allongée venant rejoindre la feuille suivante. Pour le semé, on détachera le groupe de fleurettes que l'on fera avec la tige et l'épine; on boudera le rideau de la même dent de feston que le store, mais plus petite, une dent par feuille du bord. Ce dessin peut également servir pour bas d'aube, ou pour nappe d'autel.

DEUXIÈME CÔTÉ.

ÉCRAN EN SATIN NOIR. L'encadrement est en soutache et broderie orientale en soie floche, le bouquet du milieu est en broderie au passé en soie de Chine; les tiges minces, les nervures des feuilles et les serpentins sont en point de tige. Pour marquer les nervures des pétales du dahlia et des bluets, on lance une soie, dans la longueur, et on la fixe par des points espacés d'un millimètre passant dessus. On peut, dans le cadre et le bouquet du milieu, détacher des motifs pour objet plus petit.

IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE

Les petits maraudeurs.

ÉNIGME

Je suis d'abord une Allemande,
Blonde, aux yeux bleus et fendus en amande,
Calme, honnête, et jadis plaisant fort à nos cœurs.
Aujourd'hui c'est la fille, hélas! de nos vainqueurs.

Je suis encore une bergère,
Bien nôtre cette fois, et non point étrangère,
Dont l'exemple honoré jusque sur nos autels,
Nous convie à la suivre aux parvis éternels.

Je suis enfin votre cousine,
Presque une sœur; tout près d'une même racine,
L'amitié, don divin, nous unit au berceau:
C'est après la vertu, le trésor le plus beau.

MOSAÏQUE

Les mots spirituels n'ont toute leur grâce que dans la bouche d'un homme d'esprit. Il n'en est pas ainsi des mots partis du cœur et des grandes pensées... comme ils ont des perspectives infinies, ils durent autant que le cœur et la raison.

V. COUSIN.

Le flambeau de la critique ne doit pas brûler, mais éclairer.

FAVART.

..

Nul n'est content de sa fortune
Ni mécontent de son esprit.

M^{me} DESHOULIÈRES.

Le mot de la Charade du numéro de Janvier est : UNIVERS.

Explication du Rébus de Janvier : *Le silence est frère du repos.*

RÉBUS

